This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Arch. 8° F. 1773

1773-[75]

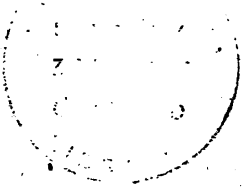
1st issue of 1st state?

?

C. D. Maurellus ✓ 1710-1803

his masterpiece.

FABLES
Par
Mr. Dorat.



FABLES

NOUVELLES.

A LA HAYE,

Et se trouve A PARIS,

Chez DELALAIN, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXIII.

AVIS

SUR CETTE ÉDITION.

En relisant le Traité de Locke sur l'Education, j'y ai trouvé ce passage :

Lorsqu'un Enfant commence à savoir lire, je crois qu'on ne peut lui donner un meilleur Livre que des Fables, qui puissent à la fois le divertir & l'occuper. Si d'ailleurs chaque Fable est représentée par une Eſtampe, cela lui plaira beaucoup plus, & pourra l'encourager à poursuivre sa lecture ; car c'est envain qu'on parle aux Enfans de ces sortes d'objets visibles, les idées ne peuvent être excitées dans leur esprit par le son des paroles : ils ne sont frappés que par les choses elles-mêmes, ou par leurs images.

Ce fragment est la seule réponse que je ferai à ceux qui critiqueront la pompe typographique de cet Ouvrage, que j'ai soigné d'ailleurs avec toute l'attention dont je suis capable. J'ai profité & des conseils de mes Amis, & de la malignité clairvoyante de ceux qui ne le sont pas. J'ai ajouté vingt-quatre Fables ; j'en ai retranché quelques-unes, & parmi celles que je conserve, il y en a bien peu que je n'aie sévérement corrigées. La bienveillance précieuse du Public sera toujours pour moi une obligation de faire mieux, & jamais un motif de négligence.

Je donnerai à part les augmentations qui se trouvent dans cette Edition, pour ceux qui ont la premiere. Ce Recueil sera distribué par cahiers, qui paroîtront conſécutivement, & tout sera fini & livré au Public dans le courant du mois de Novembre prochain.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

Esope étoit Esclave, & il a fait des Fables. Phédre étoit Esclave, & il fut l'imitateur d'Esope. Pilpai n'en étoit pas moins dans la servitude, quoiqu'il gouvernât sous un Empereur une partie de l'Indoſtan ; & Pilpai a renfermé dans des Apologues ingénieux les principes les plus sains de la Morale & de la Politique.

On voit, par ce rapport singulier entre nos premiers Fabulistes, que la Fable est née d'une espéce de combat entre la liberté de penser, & la crainte de déplaire. Grace à ses utiles emblêmes, le génie élude la fougue de l'autorité, attaque les passions des Grands, sans s'exposer à leur injustice, cache sous la fiction qui amuse

la leçon qui effarouche, & reprend son empire en paroissant l'abandonner.

L'Apologue, considéré sous cet aspect, est un voile dont la vérité se sert pour apprivoiser l'amour-propre, & aborder la tyrannie.

La Fontaine, l'inimitable La Fontaine étoit né dans une condition honnête & libre; mais la timidité de son caractère sembloit être pour lui l'équivalent de l'esclavage. Peu communicatif, peu à son aise dans la société, le jargon brillant de nos cercles étonnoit sa candeur; & tous les êtres factices qui s'agitoient autour de lui avec tant d'élégance, lui paroissoient autant de petits Despotes qu'il croyoit devoir ménager. De-là, cet exercice intérieur de sa pensée, qui se replioit sur elle-même, à proportion qu'elle avoit moins de prise au dehors.

La Fontaine habitoit avec ses idées. Il y trouvoit une satisfaction indépendante de l'applaudissement des autres. Il se suffisoit, & son amour-propre étoit ingénu comme ses mœurs, naïf comme son caractère. Il est des talens d'instinct, il en est de réflexion. Celui de La Fontaine fut l'instinct même de la nature.

Voila sûrement la source de cette supériorité, à laquelle personne n'osera jamais prétendre, & ne pourra jamais atteindre. Voilà pourquoi ses Fables ont un charme que toutes les autres n'ont pas.

Le Ver à soie file, l'Abeille fait du miel; La Fontaine compose des Fables.

Elles sont au-dessus des éloges; & malheur à celui qui auroit la force de les critiquer! Il y régne une vérité de narration, qui feroit croire que l'Auteur fût la

dupe de ses récits. Il est dans l'illusion, & les autres y tombent. L'esprit, chez lui, est tellement étouffé sous le génie, que le Lecteur lui-même s'imagine converser avec tous les différents animaux que met en scène le Fabuliste.

C'est par bétise, disoit *Fontenelle*, que La Fontaine préféroit à ses Fables celles des anciens. Ce mot le définit, & peint deux hommes à la fois.

Il est cependant des occasions où il s'éleve & répand à pleines mains toutes les richesses de la Poésie; mais, chez lui, la magnificence est toujours simple, & *la simplicité toujours magnifique*, pour me servir d'une expression qu'il emploie lui-même, en parlant de Phédre & d'Esope. En un mot, il est unique & le sera toujours. C'est peut-être (si l'on en excepte *Moliere*, qu'il faut regarder comme un homme à

part) c'est peut-être, dis-je, le talent le plus original que le Ciel ait fait naître, pour les délices du genre humain.

Je n'ai pu me refuser au plaisir de brûler un grain d'encens sur l'Autel du Dieu de l'Apologue. Mon admiration est vraie & juste ; mais elle s'arrête à lui.

Je serai seulement l'interprête du vœu général pour la publicité d'un Recueil de Fables charmantes, que le goût même semble avoir écrites, & que la modestie renferme. Ces Fables, d'un tour absolument neuf, contiennent la morale des Rois, leur font entrevoir la vérité, & sont dignes de les réconcilier avec elle.

Je ne m'étendrai point sur les autres Fabulistes contemporains & qui peuvent jouir du succès de leurs productions. Je me suis fait tant d'ennemis même par des

éloges, que j'en deviens très-économe ; afin de n'offenser personne.

MAIS, en m'imposant l'obligation de ne rien dire des vivants, je me suis réservé le droit de risquer mon avis sur ceux qui ne sont plus. L'enthousiasme qu'ils inspiroient est mort avec eux ; & la vérité peut se faire entendre, sans tous ces égards minutieux qui la retardent ou l'étouffent.

RICHER est un imitateur pur, élégant, correct, quelquefois gracieux & surtout très-fécond ; mais il n'est qu'imitateur.

LA MOTTE, qui l'a précédé, avoit choisi une route nouvelle ; a-t-il été heureux dans son choix ? C'est ce qu'il faut examiner. Avant que j'entre dans le détail de ses Fables, on me permettra quelques observations

observations générales sur cet Ecrivain, qui eut longtems des Détracteurs cruels, & des Prôneurs passionnés.

Depuis qu'il existe des Littérateurs, je n'en connois point qui ait écrit comme La Motte sur les objets purement littéraires, & qui ait semé de plus d'agrémens la sécheresse de la discussion. Né avec un tact d'une finesse extrême & une pénétration rapide, il démêloit d'un coup-d'œil les vrais principes de l'art d'écrire. Il atteignoit à tout par les calculs de l'esprit, par la justesse des combinaisons, & la netteté de ses connoissances fortifioit encore ce qu'il avoit reçu de la nature. Aussi tous ses écrits en prose caractérisent-ils le Logicien exact, le Moraliste intelligent, le Dissertateur instruit; & cela, sans effort, sans contrainte: ce qui prouve que dans ce genre il étoit vraiment original. Que d'élégance, que de grace, que

d'érudition sans faste, & que d'abondance sans prolixité dans tous ses Discours préliminaires ! C'est là qu'il est maître de sa matiere, qu'il se joue avec elle, & distribue d'une main sage les ornemens convenables à chaque sujet.

LA MOTTE fut devenu un de nos plus parfaits Ecrivains, sans sa constante application à contrarier le mouvement de son génie. Il voulut être Poëte ; il étoit né Philosophe, & c'est à ce tour d'esprit qui (s'il l'eût mieux appliqué) lui auroit valu une réputation de tous les tems, qu'il a dû en partie ses disgraces dans la postérité.

C'EST avec sa Philosophie qu'il a fait des Odes bien pensées, pleines de choses, hérissées de raisons, mais dénuées d'ame & d'harmonie. C'est avec sa Philosophie qu'il a mutilé, travesti, défiguré l'Iliade,

& que d'un chêne immense il a fait un arbre nain. C'est avec sa Philosophie qu'il a composé ces Eglogues si peu champêtres, où des Bergers, endoctrinés par *Fontenelle*, empruntent ce jargon métaphysique, qui étoit de mode alors dans les jardins de Sceaux & dans les boudoirs de la Duchesse du Maine : c'est enfin avec cette Philosophie meurtriere, destructive & glaciale, quand elle n'est pas réchauffée par le feu poétique, qu'il a enluminé d'une couleur fausse & vague ces Fables si laborieusement rimées, où l'on voit à chaque instant l'allûre contrainte & la convulsion de l'homme qui lutte contre lui-même, arme l'esprit contre l'esprit, croit être simple, quand avec bien de la peine il a combiné les moyens de l'être, & se figure qu'on parvient à la naïveté, lorsqu'on en a scruté les causes.

On ne peut cependant lui refuser la

richesse de l'invention, la variété des sujets, la pureté de la morale; mais on ne trouve presque jamais dans ses Fables ce je ne sais quoi qui attire & persuade, ce style qui fait d'autant plus de plaisir, qu'il semble avoir moins coûté, le choix des plaisanteries (toujours mauvaises quand on les cherche) en un mot, ce sentiment exquis & indéfinissable, qui des détails se communique à l'ensemble, y répand de l'intérêt, & anime toute la masse d'un ouvrage.

LA FONTAINE écrivoit par inspiration, La Motte, avec projet. L'un, toujours caressé par les grâces, n'a jamais l'air de s'en douter; l'autre les provoque, les fatigue & les effarouche. L'un est un *bon-homme*, dont la premiere intention fut de s'amuser lui-même; l'autre, un bel-esprit ambitieux, qui se met à la torture pour amuser les autres: en un mot,

La Fontaine est commandé par la gaîté ; La Motte se la commande.

UN des défauts les plus frappans de ses Fables, c'est la pompe sententieuse & doctorale dont elles sont précédées. Une Fable de six lignes a souvent un avant-propos de cinquante. Après les dogmes prolixes de l'Académicien, l'âne, le rat ou le lapin n'ont pas bonne grace à débiter les leurs. L'esprit est fatigué, l'intérêt refroidi ; le Fabuliste a manqué son but.

CES remarques servent à prouver que tout l'esprit possible est en pure perte sans le talent naturel. Ce ne sont point les réflexions fines & profondes, les vues nouvelles, l'analise détaillée des objets, les connoissances multipliées & rangées avec ordre, qui font seules le succès des Ouvrages en vers. Il faut encore, il faut avant tout, qu'on y retrouve ce coloris qui leur

est propre, donne de la chaleur aux images, une ame à la pensée; ces peintures fortes & douces qui enlévent & touchent: cette *grace*, *plus belle que la beauté*, cette grace que La Fontaine a si bien connue, & dont il a sans doute emporté le secret.

QUE de Poëtes aujourd'hui affectent d'être ce qu'on appelle des *Penseurs*, raisonnent assez bien, dissertent tant qu'on veut, ont quelque clarté dans les idées, même une sorte d'effervescence dans l'imagination, & s'efforcent en vain d'échauffer le public! Que leur manque-t-il? ce qui manquoit à La Motte; le coloris, partie constitutive du Poëte, & la seule peut-être qui lui assure l'immortalité.

IL me seroit facile d'appuyer, par une foule d'exemples, ce que j'ai hazardé sur l'Auteur d'Inès; mais je m'engagerois

dans un examen trop long, & conséquemment très-fastidieux.

J'ESPERE qu'on ne m'accusera point d'avoir voulu déprimer un homme que j'estime à tant d'égards, & que je place au rang de nos modèles pour la prose. J'ai rendu compte de ma sensation; elle n'est point un jugement.

LA MOTTE, je le répéte, me semble un Ecrivain distingué, toutes les fois qu'il ne veut pas être Poëte. Si ces Fables sont défectueuses, son Discours sur la Fable est un chef-d'œuvre de goût, de style & de raison. Je n'ajouterai rien aux regles qu'il assigne, ou plutôt qu'il propose (*). Je ne ferois que répéter ce

(*) La Motte avoit trop d'esprit pour être jamais tranchant & affirmatif. Ce ton, qui annonce plus de rudesse que de goût, est presque toujours la ressource des hommes médiocres & bornés. Ne voyant point au-delà de

qu'on a dit cent fois après lui, & beaucoup moins bien que lui.

Lessing, Fabuliste plein de sens & qu'on peut appeller l'*Esope* de l'Allemagne, a fait à lui seul quatre Dissertations bien diffuses, bien métaphysiques, sur ce point de Littérature. Il se dédommage, dans ses éternelles préfaces, de la concision précieuse de ses Apologues. Après un travail prodigieux pour diviser & subdiviser chaque espece, réfuter, commenter, poser les principes, tirer les conséquences; voici comme il définit la Fable.

» Lorsque l'on ramene une propo-» sition morale générale à un événement » particulier, que l'on donne la réalité à

leur petite sphère, ils s'enivrent de leurs idées, & n'imaginent pas, quand ils prononcent, la possibilité d'une objection. Consultez un sot, & un philosophe : le sage doute; c'est le sot qui décide.

» cet

» cet événement, & que l'on en fait une
» histoire, dans laquelle on reconnoît in-
» tuitivement la proposition générale,
» cette fiction s'appelle une Fable.

UNE pareille définition est faite pour dégoûter à jamais de la manie de définir. Eh ! que signifie tout ce radotage de l'esprit pédantesque sur les mysteres du goût, & les finesses du sentiment ?

LA meilleure Poétique pour les Fables, c'est la lecture de La Fontaine.

LESSING n'est pas le seul Allemand qui se soit distingué dans ce genre de composition. *Gellert* & *Hagedorn* ont été ses concurrens. J'ai hazardé plusieurs imitations de ces trois Fabulistes, & je les indique dans la Table qui termine cet Ouvrage.

LES Auteurs Allemands conservent encore une simplicité de mœurs qui convient parfaitement à celle de l'Apologue. Ils sont plus recueillis, plus solitaires que nous. Ils portent sur la scène des campagnes des yeux qui ne sont point, comme les nôtres, éblouis & fatigués par les prestiges de la ville. Ils s'abandonnent aux douceurs d'une vie paisible, & placent la Poésie sur le trône même de la nature.

L'HABITUDE de vivre dans les champs accoutume l'esprit à saisir une foule de circonstances utiles qui se perdent dans le tourbillon des sociétés. Les ruses des animaux, la variété de leur instinct, ce qu'ils sont en naissant, ce qu'ils deviennent par l'expérience & par l'exercice de leur mémoire, tout cela fournit des sujets de méditation à ces Philosophes tranquilles, qui montent lentement les observations du monde physique, aux grandes spéculations

du monde moral, & ne généralisent enfin leurs idées, que par une attention longue & scrupuleuse aux moindres détails.

La Fable se plaît sur des Sites agrestes, au milieu des troupeaux, dans le silence des bois. C'est une Bergere qui cueille en rêvant les fleurs qu'elle rencontre, & qui ne songe pas même à s'en parer.

Je fais ma Satyre, mais n'importe. J'ai peut-être envisagé l'Apologue sous un point de vue qui ne demande pas tout-à-fait les mêmes dispositions.

Nous vivons dans un siécle où tous les ridicules ont leur sauve-garde, & presque tous les vices, de puissantes autorités. Chaque société particuliere est infectée de prétentions qu'on ne peut choquer, sans craindre un soulévement. La satyre déclarée produiroit cet effet.

DANS la corruption générale, le Philosophe le plus courageux doit respecter les bienséances qui la masquent.

VOILA ce que fait la Fable. Je la regarde comme un milieu entre la licence de tout dire & le silence pusillanime. Elle est, selon moi, la satyre mitigée.

AU reste, je me défie de mes talens dans tous les genres, & plus encore dans celui-ci. Si j'étois susceptible d'un mouvement d'amour-propre, j'aurois recours à notre divin *Fablier* (c'est ainsi que l'appelloit la Duchesse de Bouillon) & je redeviendrois modeste. Je présente mon Recueil, tel qu'il est, non à cette classe de Lecteurs auprès de qui je n'ai jamais pu trouver grace, & dont le goût superbe & dédaigneux n'est réveillé que par certains chefs-d'œuvres de *convention*, mais à ce Public encourageant, & juste, qui

prône peu, *denigre* moins, admire sans extase, censure sans amertume; à ce Public qui m'a défendu contre l'adresse de la malignité, l'effronterie de la satyre, les préventions de quelques Hommes célèbres & les fureurs de leurs *Gagistes;* à ce Public enfin qui, par une indulgence dont je sens tout le prix, m'a soutenu seul dans une carriere orageuse & triste, où chaque dégré de réputation semble enlever quelque chose au bonheur, où l'amour-propre féroce isole des ames que les lumieres devroient unir, où la haine est active, l'amitié languissante, & dans laquelle (j'oserai le dire) on a quelquefois à rougir de ses rivaux.

SUJET

DE LA GRANDE PLANCHE.

LE Tems chasse les brouillards épais qui offusquent la Vérité. Elle dirige vers le Globe du Monde son miroir étincelant : la Fable avec son Prisme en intercepte les raïons, & tempere leur vivacité. L'Amour se jouant sur un groupe de nuages, anime le Globe avec son flambeau.

FABLES

NOUVELLES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE PREMIER.

FABLE I.

LA FABLE ET LA VÉRITÉ.

La Vérité dit un jour à la Fable :
De quel front ſoutiens-tu que nos droits ſont égaux ?
J'exiſte avant les tems : toujours brillante & ſtable,
J'ai vu les élémens s'élancer du cahos.
Tout ſe détruit, change & ſuccombe ;
A cette loi l'Univers eſt ſoumis ;

Je la brave ; un Empire tombe ;
Moi, je m'assieds sur ses débris.
Je connois ton pouvoir, je sçais ton origine,
Lui répond la Fable en riant ;
Elle est très-noble assurément ;
Sur les âges elle domine :
Je ne suis que ton ombre, & le dis franchement ;
Mais je suis une ombre badine.
Ton miroir, par exemple, est un meuble effrayant ;
La foiblesse le craint, l'amour-propre le brise ;
Moi, je corrige en égaïant ;
Tu montres la leçon, & moi, je la déguise.
Le tems ne fut pas trop sensé
De t'avoir ainsi dépouillée :
Quand l'homme est corrompu, tu dois être voilée.
Ma très-auguste sœur, l'âge d'or est passé.
Ne vas point prêcher ainsi nue,
Si tu prétends grossir ta cour.
Vénus même, Vénus plaît mieux un peu vêtue ;
La nudité ne sied bien qu'à l'Amour.
Tu menaces ; je ris sans cesse.

Pour instruire l'orgueil, il faut le caresser.
Quand je guéris les cœurs que tu viens de blesser,
L'homme, ce vieil enfant, me prend pour la sagesse.
Tiens, faisons la paix en ce jour :
Unissons-nous pour venger ton injure :
Je serai ta Dame d'atour,
Et j'aurai soin de ta parure.

FABLE II.

LE BUREAU
ET
LA TOILETTE.

DANS le Magasin d'un Persan
Qui brocantoit dans toute la Sirie,
Une Toilette fort jolie,
Quoiqu'elle parlât Musulman,

Se trouvoit, par hazard, près d'un Bureau sévère,
Meuble autrefois d'un membre du Divan,
D'un Apôtre de l'Alcoran,
Turc, s'il en fut, & Turc atrabilaire.

POUR m'approcher, sais-tu bien qui je suis,
Dit-il bientôt à sa voisine?
Dans les Etats tout s'achemine,
A l'aide de mon noir tapis.
Je suis un très-grand Politique;
Sans moi, point de contrats; sans moi, plus de traités:
Les Actes importans me sont tous présentés:
J'ai la confiance publique.

PÉDANT, c'est bien à toi de vouloir prendre un ton,
Dit la Toilette; écoute, & lutte si tu l'oses:
J'habitois le serrail dans ma jeune saison;
Tu jugeois les effets, j'appercevois les causes.

PAR un seul mot, si tu sais voir,
Tu verras quel est mon mérite:

J'ai, pendant plus d'un an, soutenu le miroir
D'une Sultane favorite.
Disgrace, entreprise, faveur,
J'épiois tout dans son principe;
Plus d'une fois le Grand-Seigneur
A mes côtés fuma sa pipe:
Le Cadi fut biffé tout net;
Ce Juge avoit trop de lumieres.
Mahmoud faisoit bien le sorbet;
On le fit Chef des Janissaires.
Certain Bacha fut empalé,
Pour un rêve de la Sultane;
Traité par elle de Profane,
Un Derviche fut étranglé.
Chaque petite fantaisie
Causoit un grand événement;
Enfin le sort de la Sirie
Et de tout l'Empire Ottoman,
Dépendoit d'une bouderie,
D'un œil battu, de l'humeur du moment,
Ou, quelquefois, d'une insomnie.

J'ai .... la porte s'ouvrit, elle n'acheva pas.
Un seul témoin vaut mieux que cent gazettes.
Dieux! faites parler les Toilettes!...
Et nous saurons le secret des Etats.

FABLE III.

LE MARCHAND,

LE CHEVAL ET LE SINGE.

CERTAIN Marchand voïageoit d'ordinaire,
Avec son Singe & son Cheval;
Chacun voïage à sa maniere.
Pour sa monture il étoit fort brutal,
Chiche encor plus; peu de foin, moins d'avoine,
C'est le loïer de l'utile animal,

Et

Et force coups, voilà son patrimoine.
Cependant il alloit toujours ;
Depuis deux ans il servoit un tel Maître ;
Et, pendant ces deux ans, il n'eut pas deux beaux jours:
Trop de douceur est nuisible peut-être.
Tête baissée, il trottoit humblement.
Dès qu'il avoit fait quelques fautes,
Un éperon aigu lui harceloit les côtes :
Ne pouvoit-on l'avertir autrement ?

Pour le singe, il a tout, gimblettes & caresses:
Aussi fait-il cent tours divertissans,
Et les plus gentilles prouesses,
Surtout la grimace aux passans.
S'il attrape une Orange, il se creuse une toque
Avec la peau, puis dévore le fruit ;
Il tire adroitement un maron de sa coque,
Et se gratte la fesse, en grugeant un biscuit.
A tout cela son Maître l'enhardit.
Le Singe quelquefois lui découvre la nuque,
Et frise, à sa façon, les poils de sa perruque.

Plus il en fait, & plus on l'applaudit.
Dans un bois mon homme s'engage.
A peine a-t-il avancé quelques pas,
Des voleurs très-dispos, mais qu'il n'attendoit pas,
Viennent fondre sur son bagage.
Vis-à-vis d'un fossé, qu'il auroit pu franchir,
Son Rossinante exprès s'arrête.
Lasse d'un joug si dur, enfin la pauvre bête
Cherchoit le moïen d'en sortir;
Il est trouvé : son vilain Maître,
Scrupuleusement dépouillé,
Par les Brigands est mis à pié,
Pestant, se lamentant, hors d'état de paroître;
A son Cheval lui-même il auroit fait pitié :
Sans or, sans habit & sans linge,
De tout ce qu'il avoit, il n'a plus que son singe,
Plus gambadant, & plus fou de moitié.
Ton aspect, lui dit-il, m'afflige & m'importune :
Va-t-en, misérable Farceur;
Un Histrion, pour l'infortune
Est un mauvais consolateur.

De tes mines j'ai bien affaire.
Qu'un Singe est un sot animal !
Eh ! que n'ai-je encor mon cheval ! . . .
Quitte à te voir dans la riviere.

Mon but, on l'apperçoit, sans être bien expert.
Maîtres ingrats, vous êtes sans excuse.
Distinguons l'homme qui nous sert
Du vil bouffon qui nous amuse.

FABLE IV.

LA COLOMBE

ET

LE MOINEAU.

Mere tendre, épouse fidèle;
Une Colombe, en couvant ses petits,
Leur roucouloit ces mots: Paix donc, paix, mes amis;
Pourquoi gémir, battre de l'aîle?

Votre pere va revenir
Guidé par l'amour & le zèle ;
Et dans mon sein je vais tous vous unir.
S'il vient de ce côté, prenez une autre route,
Impitoïables Oiseleurs !
Ah ! fuïez, oiseaux ravisseurs !
Il vous affronte, & moi, je vous redoute.
Je frémis.... Dieu, plein de bonté,
A qui les Pigeons obéissent,
Pourquoi faut-il que les chagrins flétrissent
La plus pure félicité ?

Un Moineau, par hazard, écoutoit l'indiscrette ;
C'est un Moineau de cour, gai, frivole, étourdi,
Scrupuleux sur le ton, choisissant sa retraite
Sous les bosquets de Chantilli,
Et faisant, selon l'étiquette,
Tous les voïages de Marli.

En minaudant, il aborde la belle :
A quoi vous servent tant d'appas,

Lui dit-il ? la dupe eſt nouvelle :
Sans ceſſe des terreurs & d'ennuïeux hélas !
D'un ménage bourgeois eſſuïer l'embarras,
Et s'enterrer en épouſe fidelle !
La ſotte choſe & le vilain tracas !

Si de ces ſoins ſi doux vous faites peu de cas,
Dit la colombe, au moins laiſſez les prendre aux autres.
Ces amuſemens ſont les nôtres,
Ils nous ſuivent juſqu'au trépas ;
Ils ſont plus vrais & plus vifs que les vôtres.
Vous aimez-vous long-tems ? — Ce que dure un deſir :
Vers le bonheur pouſſé par la folie ;
On ſe rencontre, & bien fou qui ſe lie :
Nous meſurons l'amour à l'éclair du plaiſir. —
Ce que j'ai craint ; votre diſcours l'atteſte :
Apparemment vous n'avez point d'amis ? —
Quelques ſociétés ! — Nul ſoin de vos petits ? —
Nous les faiſons... & nous moquons du reſte. —
Rebut de la nature, opprobre de l'amour,
Dans quel abîme affreux ton ivreſſe te jette !

Éprouvant le remord & l'ennui tour-à-tour,
Si la disgrace vient un jour,
Qui te suivra dans ta retraite ?
Quand les cieux couverts de frimats
Reprendront un aspect plus sombre,
Tu verras passer comme une ombre
Ces faux plaisirs que ton cœur ne sent pas :
Aucun ami qui te console,
Qui vienne en secret ranimer
Ce cœur insensible & frivole,
Ce triste cœur, incapable d'aimer ;
Point d'épouse, dont la tendresse
Te réchauffe alors dans son sein ;
Et point d'oiseaux jaseurs, dont le folâtre essain
Par les jeux de l'enfance amuse ta vieillesse.

Au creux de quelque roche, à toi-même borné,
Ne possédant rien sur la terre,
Loin du bonheur, tu vivras confiné
Au fond de ton nid solitaire,
Pour y périr abandonné.

Vous qui du sentiment dédaignez les foiblesses,
Votre courage est-il bien affermi ?
Cent fois trompé, vous aurez cent maîtresses ;
Mais vous mourrez sans un ami.

FABLE

FABLE V.

L'ELAN
ET L'HOMME.

L'AMOUR-PROPRE séduit peut corrompre le cœur.
J'ai vu cette Sentence écrite.
Où ? Je ne sais : qu'importe ? évitons tout flatteur
Qui nous surfait notre mérite ;
Moi, dès que j'en trouve un, je me sauve bien vite,
Et ne suis pas le seul : prouvons. Un beau parleur,

En quête d'une dupe, un jour sur son passage,
Fit la rencontre d'un Elan,
Ombragé d'un long bois & marchant à pas lent.

Insensé, lui dit-il, pourquoi vivre en sauvage,
Dans les forêts? Est-ce un séjour
Digne de toi? Viens; rival de Vernage,
Endosse la fourrure & parois au grand jour:
Tu vas prospérer, Dieu sait comme!
A peu de frais surtout. Docteur, écoute-moi:
Parmi ses adhérens Esculape te nomme;
Tu naquis Médecin. — Moi, Médecin? — Oui toi. —
Je n'en savois rien, sur ma foi:
Mais que faut-il? voïons. — Presque rien, répond l'homme;
Encor? — Permettre seulement
Qu'on te coupe un pied de derriere;
C'est, contre certain mal qui nous livre la guerre,
Le suprême médicament. —
Me couper le pied, reprit l'autre?
Voilà, je vous le jure, un fort sot compliment.
Serviteur aux humains; adieu, je suis le vôtre:

Puis donnant des deux brusquement,
Il disparoît au creux de la forêt profonde...
Et voilà très-heureusement
Un Médecin de moins au monde.

FABLE VI.

LES DEUX MONTRES.

UN Horloger venoit de faire emplette
De deux Montres : l'une sans art
Pour le dehors, semble au premier regard,
Valoir à peine qu'on l'achete :
Mais, au dedans elle eſt parfaite ;
Le mouvement en eſt exquis ;

Tous les ressorts en ont été finis ;
C'est Julien Leroi qui l'a faite.
L'autre, à l'extérieur, éblouit tous les yeux :
Elle s'enorgueillit de sa boîte émaillée ;
Le diamant l'enrichit de ses feux ;
Son aiguille étincelle élégamment taillée,
Et fait jaillir l'éclair dans son cours radieux
Autour du cercle, où l'heure est calculée :
Mais l'ouvrage perd tout, s'il est approfondi :
Notre belle, par jour, fait plus d'une escapade ;
Elle a l'allure brusque & le pas étourdi :
Comme plus d'une tête elle va par boutade ;
A six heures, cent fois, elle a marqué midi.

Quoi qu'il en soit, dans la boutique
Entrent deux Acheteurs : l'un, François élégant,
Laisse à la porte un Vis-à-vis brillant,
Des Valets, un Coureur, un train fort magnifique.
L'autre est seul, marche à pied, est sagement vêtu ;
C'est quelque Anglois, je le parie,
Peu fastueux & partant peu connu.

Notre joli Pantin, que l'éclat doit séduire,
S'empare du petit trésor,
Que bien ou mal j'ai tâché de décrire.
Les diamans, le frais émail de l'or,
Tout cela le frappe & l'attire;
Trompé par l'enveloppe, il admire, il admire....
Le prix?—Mille écus.—Bon!—De sa bourse il les tire;
Et dupe, à si grands frais, il s'applaudit encor.
Avoir un goût si fin, dit l'Artiste! à votre âge! —
Voilà de quoi le rendre fou;
Il est ivre d'un tel suffrage:
Bref, le François bien cher n'achete qu'un joujou:
L'Anglais, pour peu d'argent emporte un bon ouvrage;
Car il a pris la montre au modeste entourage;
Il a besoin d'un meuble, & non pas d'un bijou.

FIER de son emplette nouvelle,
De ce moment, mon Fat désordonné
Se fie à son guide infidèle:
Il n'oseroit penser qu'une montre si belle
Ait un intérieur si mal discipliné.

Il dort, veille au hazard, tarde & manque une affaire,
Même ses rendez-vous, encor plus importans.
Sa conductrice irréguliere,
Loin de les indiquer, brouille tous les instans.

FAUT-IL solliciter quelque emploi, quelque poste,
Qui soit par cent rivaux vivement demandé?
A Versaille il arrive en poste,
Une heure après qu'il vient d'être accordé:
Il poursuit vingt beautés, & n'en attrape aucune;
A la simple écorce attaché,
Il laisse aller amours, fortune,
Pour avoir fait un sot marché.

QUANT à notre sage, au contraire,
Il voit tout prospérer au gré de ses desirs:
Du tems qu'il asservit distributeur sévère,
Il sait entremêler l'étude & les loisirs,
Use du jour qui fuit, fait tout ce qu'il veut faire,
Et donne enfin, heureux à sa maniere,
Les heures au devoir, les instans aux plaisirs.

De cette Fable-ci le sens est clair, je pense,
Et ne s'offre point à demi :
Voulez-vous choisir un ami ?
Défiez-vous de l'apparence.

FABLE

FABLE VII.

LE TONNERRE ET LES GRENOUILLES.

La foudre grondoit dans les airs ;
Les vents entrechoquoient les nuës,
Où serpentoit la lueur des éclairs :
Les champs étoient noïés & les moissons perdues.
Pendant ce tumulte effraïant,
Sous leur habitacle aquatique,
Des Grenouilles trembloient ; je le crois aisément.
Plus de danse & plus de musique ;

Une morne terreur avoit gagné l'étang,
Et consterné la république.
C'est notre faute assurément,
Dit, à-peu-près, en son rauque langage,
La Doïenne du marécage :
Calmons du ciel le courroux éclatant ;
Nous seules allumons ses carreaux redoutables :
Quand Jupin tonne, il est constant
Que les Grenouilles sont coupables.

FABLE VIII.

LE FERMIER,

LE CHIEN

ET LE CHAT.

UN Fermier prenoit son repas.
Autour de sa table rustique
Rode son chien, nommé Mouflas,
Son favori, son confident unique,

Ecartant du banquet le plus maigre des Chats,
Comme aussi le plus famélique.
L'un, en grognant, ronge des os,
Happe un croupion, lêche une assiette :
C'est, tous les jours, chere complette ;
Bref, on lui choisit ses morceaux.
L'autre, affectant une humble contenance,
Conforme, hélas ! à son malheur,
Dérobe à peine une courte pitance,
Puis est chassé comme un voleur.
A la fin il parle à son Maître :
Pourquoi me nourrir mal quand je me conduis bien?
Mouflas a tout, Grippéminaud n'a rien.
Un Chat moins timoré s'en vengeroit peut-être ;
Mais je suis patient un peu plus que ton Chien :
Je te sers mieux que lui, malgré tes injustices.
Hipocrite, dit le Fermier,
A ceux d'un Chien peux-tu comparer tes services?
Le mien a tous mes goûts & suit tous mes caprices.
Dans les champs vais-je m'égaïer?
Mouflas, avant-garde fidèle,

Sur mes pas chasse le gibier,
Et des Barbets est le modèle.
Faut-il traverser un étang,
Pour atteindre l'oiseau sauvage?
Vîte, mon Chien est à la nage,
Et me le rapporte à l'instant.
Si tu veux des faits plus utiles,
N'est-ce pas lui dont le secours
Des fripons défend ces asyles?
Il m'assure des nuits tranquilles,
Et fait le charme de mes jours.
Puisque j'ai dû te rendre compte,
Voilà pourquoi tu m'as vu le choïer.
Toi, fuis de ma présence, & vas mourir de honte
Sur la paille de mon grenier.

Il obéit; mais le drôle, en silence,
Garde le souvenir d'un si dur traitement,
Et va méditer sa vengeance:
Elle ne tarda pas; nous allons voir comment.
Sans qu'on lise rien sur sa mine,

Il cesse en tapinois de faire son métier :
Il rêve sur un toît & dort dans un panier,
Ou végéte dans la cuisine.
Il mange encor quelques oiseaux ;
Mais, par distraction... sa griffe est sous l'hermine ;
Tel fut Achille oisif dans ses vaisseaux.

Arrivent les effets, & son plaisir commence.
Débarrassés de leur fléau,
Depuis dix jours les rats sont en vacance.
Ils vont du grenier au caveau ;
Pour rapiner ils se divisent,
L'un monte au croc où pend du lard nouveau ;
D'autres au moulin s'introduisent,
Et s'enfarinent le museau ;
Et Grippéminaud de sourire,
Enveloppé dans son manteau.
Il n'auroit pas, pour un Empire,
Croqué le moindre souriceau.
Le Maître enflammé de colère,
Trop tard s'apperçoit du dégât :

Il voit qu'un Chien n'est pas seul nécessaire,
Et qu'un Fermier a besoin de son Chat.

PAÏER les actions d'éclat,
C'est une dette, & c'est une justice :
Mais des petits dépriser le service,
C'est faire un larcin à l'Etat.

FABLE IX.

L'AIGLE

ET LE MOUCHERON.

Sur les hauteurs de l'Appennin,
Un vieux Aigle, oiseau vénérable,
Goûtoit un calme inaltérable,
Et sans rivaux & sans voisin.
A la source du jour il puisoit la lumiere;
Il fixoit d'un œil enflammé

Les

Les brillans sillons du tonnerre
Dans les nuages renfermé,
Où rêvoit gravement dans son nid solitaire.

Hélas! à quoi tient le bonheur?
Un Moucheron naît & bourdonne,
Et son bourdonnement étourdit Monseigneur:
Il maudit la gent moucheronne,
Qui ne sait rien de rien, & nargue la grandeur.
Allant, venant, siflant, l'écervelé s'en donne;
Agé d'une minute, il est déja barbon;
Il brave le qu'en dira-t-on,
Et près de son Altesse à tue-tête il fredonne.
Qui ne vit qu'un moment ne peut nuire à personne,
Et doit vivre du moins, comme il lui semble bon:
Aussi fait-il? Il caracole
Sur le bec du Roi des Oiseaux;
Le pique à l'œil & gaîment le désole,
Puis orgueilleusement se perche sur son dos.
L'Aigle, au lieu de battre de l'aîle,
Et de prendre son vol vers la voûte éternelle,

Se courrouce mal-à-propos;
Il attaque l'insecte, il daigne le poursuivre,
Ouvre sa large serre, &, perdant la raison,
A toute sa rage il se livre,
Pour étouffer un Moucheron
Qui n'avoit plus que deux instans à vivre.

FABLE X.

LE LOUP ET L'ANE.

Auprès d'une mazure antique,
Dans un enclos stérile & de chardons semé,
Un Ane, en son chemin, trouve un Loup famélique.
Martin braillard prend le ton pathétique,
Et croit que Sire Loup en sera désarmé.

Voi, lui dit-il, avec l'accent tragique,
Comme j'ai l'air souffrant! mon mal m'a bien changé.

De ce pied-ci je suis paralitique ;
Par une longue épine il est endommagé ;
Et d'ailleurs je deviens étique.
Le Loup lui répond en ces mots :
Je compâtis à ta souffrance :
En effet, je le vois, tu n'as plus que les os ;
Et je me crois, en conscience,
Obligé de finir tes maux.
Il dit, grince des dents, & l'Ane est en morceaux.

FABLE XI.

LE SOLEIL ET LE NUAGE.

UN Nuage bien argenté,
Servant de prisme au Dieu de la lumiere,
S'attribuoit cet éclat emprunté,
Et s'en vantoit avec sécurité,
Comme d'un bien héréditaire.
Je brille, disoit-il, de toute éternité.
A ces mots où se peint l'audace,
L'Astre qui mûrit les moissons,
Contre lui tout-à-coup ramasse

Quelques faisceaux de ses raïons.
Vous eussiez vu la vapeur se dissoudre,
Se détacher, pâlir, perdre tous ses reflets,
Dans les airs embrâsés se fondre, se résoudre;
Et, de nos champs mouillant la poudre,
S'ensevelir dans les guérets.
Combien de sots s'énorgueillissent
D'une splendeur qu'on leur ôte en un jour!
Ils brillent & s'évanouissent....
Allez plutôt voir à la Cour.

FABLE XII.

LA MULE
ET
LA PANTOUFLE DU MUFTI.

UNE Mule bien élégante,
Faite exprès pour un pied chinois,
Près d'une Pantoufle imposante,
Déraisonnoit ; oh ! je le crois :

Qu'importe ? Elle étoit amusante.
Où donc, lui dit-elle gaîment,
Ai-je vu ta grave éminence ?
J'ai de toi, je ne sais comment,
Quelque vague réminiscence. —

Je chaussois jadis un Mufti. —
Oh ! ta mémoire aide la mienne ;
Je chaussois une Circassienne
Dont le pied étoit fort joli ;
Et j'en suis la preuve certaine.
Ce Mufti-là, je m'en souviens,
Trois ou quatre fois par semaine,
Avoit de très-vifs entretiens
Avec sa douce anti-chrétienne.
Sauf le respect de Mahomet,
Il venoit souper avec elle,
Et mettoit aux pieds de la belle
Son cœur, sa pipe & son bonnet :
Voilà, selon toute apparence,
L'époque de la connoissance.

Oui,

Oui, oui, je le croirois assez :
Plus d'étiquette, allons de compagnie ;
Le sacré Brodequin, & la Mule étourdie,
Se sont souvent entrelassés.

FABLE XIII.

L'ANE ET LE LION.

Le Roi des Animaux,
Qui n'eut, dit-on, peur de sa vie,
Fuïoit au cri d'un coq ; c'eſt son antipathie.
Un Ane des plus sots,
De cette fuite-là s'attribuoit la gloire :
Le voilà qui chante victoire,
Se pavane, trépigne, & se croit un héros :

On a beau le tenir à quatre,
Le chapitrer, lui montrer le bâton :
L'honneur le pique, il veut combattre ;
Et, s'échappant enfin, court après le Lion,
Il le presse, il l'atteint ; mais bientôt notre Sire
Se retourne, rugit, & vous étrangle net
Ce preux Aliboron, ce valeureux Baudet....
Qui ne pouvoit plus s'en dédire.

FABLE XIV.

L'ABEILLE ET LE PAPILLON.

Où vas-tu, disoit une Abeille
Au plus léger des Papillons,
Désertant les fleurs d'une treille,
Pour voler à d'autres moissons?

LE PAPILLON.

Je vais jouer dans ces vallons;
Flore les émaille de roses;
Fraîches, Dieu sçait!... à demi-closes,

Et captives dans leurs boutons :
Je me sens un desir pour elles....

L'ABEILLE.

Et ce desir-là satisfait?....

LE PAPILLON.

Regarde!... n'ai-je pas des ailes?
J'irai vite aux lys, à l'œillet,
Aux jacinthes les plus nouvelles :
Sous le gazon le plus secret
Je surprendrai la violette ;
Puis je partirai comme un trait.
En ai-je cueilli le duvet?
La fleur n'a rien que je regrette.

L'ABEILLE.

Et de ces volages amours
Quel est le fruit?

LE PAPILLON.

Ma foi, ma Bonne,
Lorsque l'on vit si peu de jours,
Il ne faut pas que l'on raisonne.
Je ne vois jamais deux printems ;

Tel est l'ordre des destinées ;
Et, dans mes courses fortunées,
Je veux que l'emploi des instans
Supplée au nombre des années.

L'ABEILLE.

Adieu, c'est trop long-tems jaser.
Vas, suis ton humeur volatile ;
Dépêche-toi de t'amuser :
Je vais me hâter d'être utile.

FABLE XV.

LES DEUX FAUCONS.

Deux chasseurs cotoïoient les bords d'un marécage,
Suivis de leurs Faucons, Corsaires des étangs,
Et qui sembloient impatiens
De rester oisifs au rivage.
L'un des deux lâche son oiseau,
Sur un Canard, qui, sauvé par la ruse,
Se plonge, glisse au fond de l'eau,
Et croit avoir vaincu l'ennemi qu'il abuse :
Mais celui-ci, fidèle à marquer ses détours,

Rase l'onde, le presse, & le poursuit toujours.
Craignant qu'un seul Fauçon ne puisse avoir la bête,
L'autre Chasseur laisse partir le sien ;
Et moi, si je m'y connois bien,
J'augure mal de la conquête.
Le premier, qui se croit aussi fin qu'Annibal,
Indigné qu'un second lui dispute sa proïe,
Agite avec fureur ses aîles qu'il déploïe,
Laisse fuir le gibier, & fond sur le rival.
Tel sert son Prince & sa Patrie,
Tant qu'à lui seul tout l'honneur appartient ;
Mais dès qu'un autre chef survient,
On songe à le détruire, & le reste on l'oublie.

FABLE

FABLE XVI.

LE JET-D'EAU

ET

LE RÉSERVOIR.

Dans un Parc dessiné d'après les meilleurs plans,
Un Jet-d'eau dans les airs s'élevoit sous l'ombrage,
Et retomboit à travers le feuillage,
En perles, en rubis, en globules roulans :

Notre Jet-d'eau s'oublie, ainsi que c'est l'usage;
(On a vu de tout tems les sots se prévaloir)
Il insulte, dans son langage,
L'onde obscure du Réservoir,
Qui fournissoit à tout son étalage.

Voi, lui dit-il, ce pompeux appareil,
Si jusqu'à moi peut arriver ta vue:
Voi ces gerbes d'argent dont s'enrichit la nue,
Et que j'oppose aux raïons du Soleil.
A quoi sers-tu, misérable eau dormante?
Quand je m'éleve aux cieux, dans l'ombre tu croupis:
Ton voisinage me tourmente,
Et gâte bien souvent les lieux que j'embellis.

Comme il parloit, un des canaux se brise:
Au fond du Réservoir il s'entr'ouvre un chemin,
Et soudain,
L'onde sourdit, décroît, coule & s'épuise.
Vous eussiez vu les rubis s'exhaler,
Toutes les gerbes disparoître,

Et les perles dégringoler.
Notre orgueilleux commence à se connoître :
Il baisse, il tombe, il ne peut plus aller,
Il est à sec. Vous devinez peut-être,
De ma Fable quel est le sens :
Appauvrissez le Peuple ; adieu l'éclat des Grands.

FABLE XVII.

LE CENTURION ET LE SINGE.

De fictions nourrie, & libre dans son stile,
La Fable peut tout dire & tout imaginer.
Ce droit, à mon avis, rend le travail facile,
J'en use largement, j'aime à déraisonner;

Malheur à la tête stérile
Qui, ne hazardant rien, ne veut rien pardonner,
Le Sage aura beau sermoner,
Tant soit peu de folie est souvent très-utile.
Au fait... je l'oubliois; ami Lecteur, pardon,
Je vais te le conter; qui voudra le censure.
Autrefois un Centurion
D'un gros Singe avoit fait capture;
Pour la force & pour l'encolure,
C'étoit un Singe Patagon:
Son Maître aimoit fort à combattre;
L'oisiveté le tourmentoit;
Et, n'avoit-il personne à battre,
Avec son Singe il se battoit.
Le Singe quelquefois remportoit l'avantage,
Quelquefois le Centurion:
Ils se colletoient sans façon;
Et tous deux montroient du courage.
Le Maître, un jour, avoit eu le dessous;
Bertrand, par les cheveux, le traînoit sur l'arêne:
Un voisin le surprit: comment! que faites-vous?—

Ami, je me tiens en haleine :—
Ce drôle-ci vient de me terrasser ;
C'est un ennemi domestique,
Que j'entretiens pour m'exercer
Contre ceux de la République.

GUERRIERS assoupis dans la paix,
La peinture d'un fou cache un but assez sage.
Le vrai zèle ne dort jamais ;
Hors du péril, il en aime l'image.

FABLE XVIII.

L'AUTRUCHE.

RANGEZ-VOUS tous, je vais voler,
Crioit une Autruche pesante :
Et les oiseaux de reculer,
Dans la plus curieuse attente.
Allons, suivez-moi bien des yeux ;
Vous verrez si je tiens parole :
Je vais fendre l'azur des Cieux.
C'est pour le coup que je m'envole.
Gare, gare.... en disant ces mots,

Que sifflent l'Allouette & quelques Hirondelles,
Elle étend lourdement ses aîles,
Trop courtes de moitié pour des projets si beaux.
Infructueux efforts! cramponnée à la terre,
Ses pieds servent mal ses projets;
Elle sillonne la poussiere,
Et, s'agitant toujours, ne s'éleve jamais.
Ces disgraces sont ordinaires,
Et chez le Peuple Auteur on ne voit que cela.
Combien d'Autruches littéraires
Disent, *je vole*, & restent là!

FABLE

FABLE XIX.

LE RENARD ET LES JEUNES LAPINS.

Blanchi dans les ruses de guerre,
Un Renard, Renard, s'il en fut,
Temporisant, pour atteindre son but,
Comme un zéphir rasant la terre,
Et toujours méditant l'escalade ou l'affut;
Bref, le * Sinon de tout le voisinage,

* C'est le nom du Traître qui livra Troye aux Grecs.

Ayant fait, une nuit, le sac d'un poulaïer,
Vint le matin dans un champ s'égaïer,
Tel un héros, las du carnage,
Repose à l'ombre du laurier.
Par de fraîches vapeurs la terre est arrosée.
Maître Renard bercé parmi les fleurs,
Et d'un air printannier respirant les odeurs,
Se roule, se blotit dans l'herbe & la rosée.
Par intervalle il va sautant,
Il court après sa queue, avec elle il badine;
En vrai tartuffe il compose sa mine,
Et le vieux coquin fait l'enfant.
Deux Lapins sans expérience,
De leur côté, dans le pré s'amusoient,
Trotinoient, broutoient, se baisoient,
Sur leur derriere se posoient,
Et jouoient en toute innocence.
Ils apperçoivent le Renard
Avec son mouvant étendard.
On examine, on fait silence,
On dresse l'oreille, on balance,

On tient conseil pour fuir ; mais le rusé Caffard
A l'air si doux, si benin, si tranquille,
Qu'ignorant les piéges de l'art,
Ces étourdis restent dans leur asyle :
Aux Lapins, comme à nous, la raison vient trop tard.

Ils font plus ; l'un d'eux se hazarde :
Vois-tu, dit-il, ses yeux caressants & sereins ?
Comme il est tendre alors qu'il nous regarde !
Il a l'air d'aimer les Lapins :
Que craignons-nous ? bientôt leur effroi cesse ;
On avance un pas, & puis deux,
Et, guettant le moment, l'animal cauteleux,
A chaque pas qu'ils font, redouble de tendresse.
Bien confians & bien joyeux,
Les voilà près de lui, voilà qu'il les caresse,
Qu'il les réjouit de son mieux ;
Et nos Jeannots sont vraiment dans l'ivresse ;
Ils trouvent un ami, leur sort est trop heureux.
Un vieux Liévre passoit ; Dieu sait s'il alloit vîte :
Fuyez, leur dit-il en courant,

Fuyez, ou gare le Cocite.
L'avis est inutile, autant qu'il est prudent.
Les deux Infortunés veulent envain le suivre :
Le Renard les happe à l'instant,
Et vous les croque au frais pour leur aprendre à vivre.

Vous, admis dans le monde à la fleur de vos ans,
Vous êtes entourés de gens instruits à feindre ;
Et rien pour vous n'est plus à craindre,
Que l'air affable des méchans.

FABLE XX.

LE CHASSEUR
ET
LE CHEVREUIL.

TOUT Chasseur, dit-on, est avide :
Celui-ci, dans un défilé
Relançoit un Chevreuil timide.
Las, haletant & désolé,

Daignez, dit-il, me faire grace ;
Laissez-moi vivre ; je me rends,
Et suis forcé, quoi que je fasse,
Dans mes derniers retranchemens ;
Je n'en puis plus ; quartier : aïez la double gloire
D'avoir vaincu, puis d'avoir pardonné.
Point ; le Chasseur est obstiné,
Et plus ardent il poursuit sa victoire.

Au sommet d'un rocher la scène se passoit.
Humble & soumis, transi de crainte,
Le Chevreuil envain gémissoit ;
On ne tient compte de sa plainte.

Hors d'haleine, mourant, réduit au désespoir,
Ne pouvant échapper à la mortelle atteinte,
Que fait-il ? il se laisse cheoir
Sur notre homme.... le pied lui glisse,
Et tous deux soudain emportés,
A travers les cailloux, les rocs ensanglantés,
Arrivent, en roulant, au fond du précipice.

DANS nos succès soïons humains & doux ;
Trop de rigueur est un mauvais système :
L'exemple du Chasseur est un avis pour nous ;
Outrer son ennemi c'est se perdre soi-même.

FABLE XXI.

LE COURTISAN ET *LE SONGE.*

Un Courtisan, (je parle d'autrefois)
Soupant, chassant avec son Maître,
Aspiroit à tous les emplois,
Et fut ambitieux autant qu'il pouvoit l'être.
Après un bal il s'endormit,

Et

Et rêva, qu'à travers les vapeurs les plus sombres,
Il s'en alloit courant après des ombres ;
Ce songe-là ne manquoit pas d'esprit.
Vives, brillantes & légeres,
Elles venoient voltiger sous sa main,
L'environnoient de lueurs mensongeres,
Se laissoient approcher & s'enfuïoient soudain :
L'ardent rêveur, s'enflammant pour chacune,
Toutes les poursuivit, & n'en saisit pas une.
Il s'éveille, s'habille & va vîte à la Cour.
Tout a déjà changé de face.
Il sollicite, il demande une place
Qu'un autre obtient avant la fin du jour.
Il étoit possesseur, la veille,
D'une maîtresse, objet de tous les vœux :
L'amour, dit-il, me reste, il console à merveille ;
Et, pendant qu'il le dit, son rival est heureux.
Maltraité par la Cour, il retourne à la ville.
Ayant placé des fonds sur des vaisseaux,
Il se livre à l'espoir, hélas ! trop inutile ;
L'or flottant de mon homme a péri sous les eaux.

Ne trouvant partout que mensonge,
Chagrins, prestiges & tourment,
Il se rappelle enfin le songe
Qu'il fit autrefois en dormant.
J'en explique tout le mystere:
Par lui, s'écria-t-il, le destin m'a parlé;
Je ne dors point, la chose est claire;
Mais je rêve tout éveillé.

FABLE XXII.

LE LOUP ET LE LOUP CERVIER.

Un jeune Loup des environs du Mans,
Dans une vie efféminée,
Laissoit consumer ses beaux ans,
Et démentoit sa destinée.
Aucun élan, nul essor vers le bien;
Il n'égorgeoit Cerf ni Génisse,
Trembloit de peur, même à l'aspect d'un Chien,
Redoutoit l'air des bois & s'enrhumoit d'un rien.
Ce Loup, comme l'on voit, avoit bien plus d'un vice.

Aussi, dans son allure & dans tout son maintien,
Représentoit-il la famine ;
On lui comptoit tous les os de l'échine,
Périssant faute de soutien,
Il se lia pour fonder sa cuisine,
Avec un franc Epicurien,
Un vieux Renard des plus habiles,
Fin gourmet, nourri d'ortolans,
Aïant flairé dans ses courses agiles,
Les meilleurs poulaillers du Mans.
Mon efflanqué, que la faim seule excite,
Le flatte, le caresse, & s'enrôle à sa suite.
Quand la nuit tombe ils vont de buissons en buissons,
Ensemble éventer les volailles,
Ils déjeûnent avec des Cailles,
Et pour dîner emportent des Chapons.
Un jour le Lieutenant du Général d'armée
Se tapissa le gosier de duvet,
En mangeant une poule avant qu'il l'eût plumée,
Et toute la semaine il en eut un hoquet.
Il s'oublioit dans la mollesse,

N'approchant pas des grands troupeaux,
S'applaudissant de sa foiblesse,
Et dédaigné des moindres Louveteaux.
Près d'une Basse-cour nouvelle,
Il rodoit un matin, sans bruit, le nez au vent,
Aux leçons du Renard bien strictement fidèle.
Un Loup-cervier le vit; il étoit son parent:
Lâche, s'écria-t-il, opprobre de l'espece,
Quel métier fais-tu là? Tu n'es Loup qu'à demi.
Allié d'un Renard, réduit à sa finesse,
Sous quel joug te vois-je endormi?
Acquiers des forces, mon ami,
Tu n'auras pas besoin d'adresse.

FABLE XXIII.

LE MERLE ET LE VER LUISANT.

PENDANT une nuit assez sombre,
Tout fier de son étoile, un jeune ver luisant
Se pavanoit dans l'épaisseur de l'ombre,
Et s'enivroit d'orgueil, en se considérant.
Sur ce globe, où chacun m'admire avec justice,
Je ne vois rien, dit-il, de comparable à moi;
Des Insectes je suis le Roi:
Eh! qui d'entr'eux pourroit entrer en lice,
Quand mon empire est si bien affermi?

Est-ce l'active Abeille, ou la sobre Fourmi?
Ces orbes éclatants qui versent la lumiere,
Pour briller empruntent mes feux;
Et l'Astre qu'adore la Terre,
N'est que le ver luisant des Cieux.
Comme il parloit, d'une branche voisine,
Un Merle fond soudain, & gobe l'Orgueilleux.
Ton éclat cause ta ruine,
Pauvre insecte!... moins lumineux,
Tu pouvois vivre, enseveli sous l'herbe:
Que je te plains d'être né si superbe!
L'obscurité t'eût rendu plus heureux.

FABLE XXIV.

LA RANCUNE

DE L'OURS.

DANS les montagnes de Norwége,
Certain Lourdaut prit un jeune Ours,
Bien vêtu, bien fourré, mais mourant sous la neige,
S'il n'avoit eu de prompts secours.
Tremblant de peur, son nouveau maître,
Pour commencer à se faire connoître,

De

De cent liens charge le Jouvenceau ;
Dans un cercle d'acier lui serre la luette,
Lui rogne un peu les dents pour sûreté complette,
Et lui garrotte le museau.
Après cela, vers Paris il chemine :
Sans que je le dise, on devine
Qu'il veut à son captif donner quelques talens,
C'est à danser qu'il le destine :
Car la danse aujourd'hui domine
Parmi les arts les plus brillans.
Sur ses deux piliers de derrière,
D'abord on cherche à le hisser :
Si Brunet est rétif, le nerf de bœuf opère ;
Et l'invite à se redresser.
Bientôt il fait la révérence,
Puis des pliés, puis les beaux bras ;
Un violon régle ses pas,
Et voilà mon Ours en cadence.

L'HOMME, augurant de ses succès,
Le fait entrer en diligence,

Dans une troupe de barbets
Pour tous les rôles d'importance.
Précédé de chiens en panier,
Et portant sur son dos un singe qui grimace,
Il proméne sa lourde masse,
Avec la charge d'égayer
Une imbécille populace.
Brunet, au fond du cœur, étoit las du métier:
Il ne dit mot, il patiente;
Mais Dieu sait, en secret, quel dépit le tourmente.

Une nuit, son Argus se trouvant pris de vin,
Avoit laissé sa loge ouverte:
Il brise sa longe, il déserte,
Gravit un mur, & se fraie un chemin;
Il gagne un bois. Le tems le démuselle;
Il se défait même de son collier;
Mais sa rancune est immortelle,
Et l'affront qu'il reçut, il ne peut l'oublier.
Par le bois qui lui sert d'asyle,
Passe, après quelque tems, son grave instituteur.

Ah ! beau sire, c'est toi ! pour moi quelle douceur
De te voir dans mon domicile !
Reconnois-tu Brunet ton serviteur ?
Puis l'étouffant, à force de caresses,
Souviens-toi, lui dit-il, de tes belles prouesses,
Et du pauvre Ours dont tu fis un danseur.

Il n'est rien que n'exige, il n'est rien que ne brave
Un Despote insolent, par sa force aveuglé ;
Mais brisez les fers de l'esclave,
Et le Despote est immolé.

C. P. Marillier, inv. De Longueil, Sculp.

CONTE.

LE CHEMIN PERDU

ET RETROUVÉ.

S'EN retournant dans son hameau,
Perrette s'étoit égarée ;
Ruse d'amour ! la fillette éplorée,
Au coin d'un petit bois où gazouille un ruisseau,
Bordé de mousse & de son eau,
Baignant la verdure altérée,

S'étoit assise, & promenoit,
De toutes parts, ses yeux pleins de tristesse.
A son secours nul passant ne venoit :
C'étoit un sort, mais de la bonne espece.

AMIS, croyez-en mes sermens ;
Je dois vous jurer que Perrette
Fut la plus aimable brunette
Qui jamais ait orné les champs.
Un pied mignon, une jambe parfaite,
Voilà ses moindres agrémens :
C'est un bouton de rose, & la jeune fillette,
De la tête aux talons est semblable au Printems.
Vous peindrai-je ses dents, sa bouche au fin sourire,
Ce charme-ci, cet attrait-là ?
Il vaut mieux baiser tout cela,
Que d'essayer de le décrire.
Allons au fait. Tandis que l'on se plaint,
Qu'on se désole sur la rive,
Un consolateur nous arrive ;
Voilà toujours ce que j'ai craint.

C'EST justement le fils du Seigneur du village,
Alerte, audacieux, & dans la fleur de l'âge,
Il avoit fui son Gouverneur,
Ses livres, ses mathématiques,
Pour venir dans ce bois & sur ces bords rustiques
Soupirer après le bonheur,
Maudire Euclide & ses loix algébriques,
Et rêver à la Suisse, éclairé par son cœur.
Il étoit jeune, aussi-bien que Perrette,
Mais plus instruit, plus éveillé.
Chez ses parents, mainte adroite soubrette,
Guettant le bon moment, l'avoit déjà stilé
A ce joli jeu d'amourette.

LA bergere le voit, & bénit son destin.
La voilà qui le prie, avec un doux langage,
De lui montrer par quel chemin
On s'en va plus droit au village.
Objet charmant, objet divin,
Répond notre Penseur, dont on va faire un Page,
Par ce sentier étroit, où fleurit le jasmin,

Suivez-moi ; nous ferons ensemble le voyage.
Dans ses filets, Perrette, il cherche à t'attirer ;
Cet enfant, c'est l'amour, il brûle de t'instruire.
Fille à ton âge, hélas ! risque de rencontrer
Plus de fripons pour l'égarer,
Que de guides pour la conduire :
Prends garde. — Ils cheminent tous deux :
Mon étourdi la regarde, & soupire ;
A chaque pas, plus amoureux,
Il s'abandonne à l'ardeur qui l'inspire.

Quel col ! quel bras ! dit-il, dans son délire !
Puis, on baise le col, puis, on baise le bras.
Perrette rougit bien, mais ne se défend pas ;
Car fillette, entre nous, qui songe à sa défense,
Et sent le prix de ses appas,
N'a déjà plus son innocence.
Jugez si mon lutin a de quoi s'enflammer,
Aussi va-t-il un train ?... il se glisse, il avance,
Il fait moisson de tout : son âge est sans décence ;
Le besoin de jouir est tout son art d'aimer.

Il apperçoit un de ces frais asyles,
Où la verdure acquiert plus d'épaisseur,
Où la molle fougere & des gazons utiles,
Déjà foulés, sont garants du bonheur.
C'est, sous ces ombrages tranquilles,
Que Perrette s'engage avec son conducteur.
Par instinct pourtant elle héfite.
C'est le plus court, dit-il, n'ayez aucun effroi.
Par ce détour, fiez-vous-en à moi,
Nous arriverons bien plus vîte.

Crédule, elle obéit, & double encor le pas;
Elle espéroit trouver sa route.
A peine entrée, il la prend dans ses bras:
Les rameaux formoient une voûte
Que le soleil ne perçoit pas;
Le desir parle, & c'est lui qu'on écoute.
Perrette tombe; un lit de fleurs l'attend.
Que la nature est prévoyante!
Comme, à propos, elle sert un amant!
Celui-ci la seconde; il a saisi l'instant;

Et

Et Perrette, en se débattant,
Eprouve un effroi qui l'enchante.

Notre guide est au but, & tout prêt d'être heureux,
Quand certain bruit se fait entendre.
Adieu l'Amour, bon soir les jeux.
L'un croit voir son Argus, qui vient pour le surprendre;
L'autre craint tout: ils se quittent tous deux.
Perrette enfin se sauve & gagne le village:
Elle a, je crois, de meilleurs yeux;
Depuis l'accident du Bocage.
Ciel protecteur, ô justes Dieux,
A quoi tient donc un pucelage?

A cet assaut s'il survécut longtems,
Si nos deux amans se revirent,
Si l'un & l'autre ils s'entendirent,
Pour ramener ces fortunés momens,
Et si leurs ruses réussirent;
De bonne foi, je n'en sais rien:
Mais, cher Lecteur, ce que je sais très-bien,

C'est que Perrette, admirons sa prudence,
A l'endroit du danger retourna mille fois,
Et prit toujours, de préférence,
Par le chemin du petit bois.

LIVRE SECOND.

FABLE I.

L' OR

ET LE FER.

UN Lingot d'or, mais lingot d'importance,
Près d'un morceau de Fer par hazard se trouvoit,
Et son compagnon qu'il bravoit,
Gardoit un modeste silence.

Quel caprice, dit le premier,
Avec un ton plein d'insolence,
A donc pu nous associer,
Toi, vil métal, & moi que partout on encense?
Quand je parois, tu devrois te cacher;
J'anime & gouverne le monde:
Dans les obscurs filons de la mine profonde
Le soleil me mûrit; l'homme vient m'y chercher.
Au fond d'un noir réduit Danaé se lamente;
Acrise à tous les yeux dérobe ce trésor:
Jupiter tombe en gouttes d'or,
Et, sous cet or fluide, il obtient son amante.
Les mysteres sacrés par moi n'étoient qu'un jeu;
Les Druïdes souvent m'ont reconnu pour maître:
En fascinant les yeux du Prêtre,
Je dictois l'Oracle du Dieu.
Que peux-tu m'opposer? le meurtre, le ravage,
La guerre aux bras sanglans, & dont tu sers la rage...

Je ne me vante point, répond l'humble métal:
Demande aux Laboureurs le bien que je puis faire.

De l'homme, il est trop vrai, l'égarement fatal
Me façonne en poignard, me forge en cimeterre :
Mais, malgré cet abus, ta morgue & mes affronts,
Aux Mortels, plus que moi, tu fus toujours contraire,
Je les détruis.... tu les corromps.

FABLE II.

L'ÉCHO.

Bois, qui fus le témoin de ma premiere ardeur,
D'un tendre amour, suivi d'un plus tendre hyménée,
Toi, qui m'as vu cent fois auprès d'Alcionée,
Trouver tous les plaisirs dans sa moindre faveur;
Sur cette urne champêtre, & de fleurs couronnée,
Voi mourir un Berger, déjà mort au bonheur.
C'est ainsi qu'un amant regrettoit son amante,
L'air égaré, l'œil sombre, un poignard à la main;
Et l'Écho redisoit, du creux d'un roc voisin,

Les derniers mots de sa plainte éloquente.
Errant près de ce bois, un Berger amoureux
Les entend & s'écrie : insensible maîtresse !
Tout parle de bonheur, d'himen & de tendresse ;
L'Echo répéte ici les accents d'un heureux.
Tout-à-coup des sanglots troublent sa rêverie :
Il accourt, quel spectacle ! il voit, près d'un tombeau,
Et baigné dans son sang le Pasteur le plus beau...
Le Pasteur qui venoit d'exciter son envie.
Chaque Mortel a ses douleurs ;
Défions-nous du sort que notre erreur desire.
C'est dans les ames qu'il faut lire,
Et tous les Échos sont trompeurs.

FABLE III.

L'HUITRE ET L'HOMME.

L'HOMME.

Qu'entends-je ! une Huître qui raisonne !

L'HUITRE.

Que trouves-tu là qui t'étonne ?
Apprends que dans cette prison,
Qu'entre vous Océan l'on nomme,
Chacun de nous a sa raison,

Et

Et que l'instinct de tel poisson
Vaut l'intelligence de l'homme.

L'HOMME.

Opprobre de notre Univers,
Quels sont tes droits? produis tes titres:
Ne suis-je pas le Roi des Mers?

L'HUITRE.

Non.... pas même le Roi des Huîtres.

L'HOMME.

Quelle insolence! je m'y perds.

L'HUITRE.

Tous les êtres de mon espece,
Dans le Royaume des Requins,
Vivent en vrais Républicains:
Ils ont leur sens & leur adresse,
Et leurs plaisirs, & leurs chagrins.
Ils ouvrent, ferment leur écaille,
Du soleil hument les rayons,
Sans rien demander aux poissons,
Qui les effacent par la taille,
Ou par le vain éclat des noms.

L'HOMME.

Doucement ! raisonnons ensemble.
J'ai des principes d'équité ;
Mais si tu me contredis, tremble.

L'HUITRE.

J'écoute avec docilité.
Voyons.

L'HOMME.

Plus je me considére,
Plus il me paroît assuré,
Que rien, dans la nature entiere,
Ne sauroit m'être comparé.

L'HUITRE.

Eh ! la preuve ?

L'HOMME.

Je pense, & j'aime.

L'HUITRE.

Mais les poissons aiment aussi,
Et je suis fort tendre moi-même.
S'il s'en trouvoit un seul ici,
Rebelle à cette loi suprême,

Sa race s'anéantiroit,
Et, bornant par là sa puissance,
Des mondes le moteur secret
Auroit manqué d'intelligence.

L'HOMME.

Oh! la tête va m'en tourner;
Encor de la Philosophie!
Mais, dis-moi: qui donc, je te prie,
S'avisa de t'endoctriner?

L'HUITRE.

La Nature. Je suis fort vieille;
J'ai vu, plus de deux mille fois,
Du Dieu du jour l'aube vermeille
Se lever pour dorer mes toîts.
Dans la solitude que j'aime,
Souvent je cause avec moi-même;
Je me plais dans cet entretien;
Et tellement je m'évertue,
Je sais tant, que j'en suis venue
A savoir, que je ne sais rien.

L'HOMME.

Impertinent animalcule,
Tu ne sais donc pas, comme nous,
Ce que pése l'eau qui circule
Dans les corps qu'elle produit tous?
Comment, aux plaines éthérées,
Se forment l'orage & les vents,
L'attraction des Elémens,
Et le prodige des Marées?

L'HUITRE.

Moi, je sais que j'ai des besoins,
Et que je dois les satisfaire;
Je borne à cela tous mes soins.
Que l'eau soit pesante ou légere;
Autour de mon rocher natal,
Que les vents soufflent bien ou mal,
D'honneur, il ne m'importe guère!
Me cachant à tous les regards,
Renfermée en Huître pensante,
J'oppose de fermes remparts
A la vague la plus bruïante:...

Je brave ce tumulte affreux ;
Et, Philosophes que nous sommes,
Nous ne craignons rien, sous les cieux,
Hormis les crabes & les hommes.

L'HOMME.

Ce mot sert à te condamner :
L'effroi même que je t'inspire,
Prouve mon droit de gouverner ;
Et te soumet à mon empire.
Oui, oui, j'ai le droit du plus fort ;
Une Huître est toujours dans son tort,
Et ma clémence me fait rire.

L'HUITRE.

Oh ! ceci me paroît subtil :
Ce droit du plus fort, quel est-il ?

L'HOMME.

C'est.... la question est étrange !
C'est....

L'HUITRE.

Quoi ?

L'HOMME.

C'est.... mais je suis trop bon!

L'HUITRE.

Dis-moi du moins quelque raison.

L'HOMME.

C'est ce qui fait que je te mange.

C. p. Marillier inv. — L. Gucrin Scul.

FABLE IV.

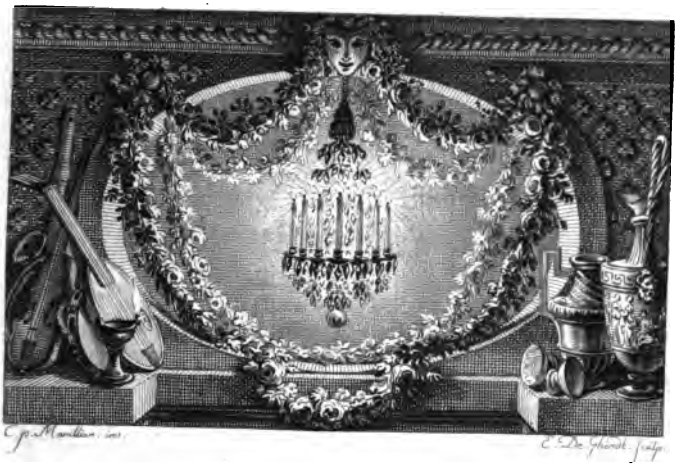
L'OURS ET LES MOUCHES A MIEL.

UN Ours friand, délicat, susceptible,
(Sa Nourrice l'avoit gâté)
Un jour, par * un instinct naturel, mais risible,
Voulut manger du miel; ce mets l'avoit tenté.
Parmi le Thim & la Lavande,
Des ruches étoient là : notre gros étourdi,
N'écoutant rien dans sa fureur gourmande,

* Les Ours aiment beaucoup le miel.

S'élance & les abat par l'espoir enhardi.
Les raïons détachés sont épars sur la terre ;
Et voilà mon Ours enchanté ;
Mais, à peine il jouit, tout l'essain irrité
Fond sur la bête téméraire,
La pique à l'œil, au col, à l'oreille, au museau,
Se crampone aux endroits qui sont les plus sensibles,
Et, recruté par un essain nouveau,
La perce, en murmurant, de dards imperceptibles.
Apprenons de cet Ours à régler nos desirs :
Les conseils de l'instinct sont quelquefois nuisibles,
Et souvent la douleur naît du sein des plaisirs.

FABLE



FABLE V.

LE LUSTRE

ET LA LAMPE.

AUPRÈS d'une Lampe enfumée ;
Un Lustre fort brillant, mais tant soit peu brutal,
Faisant sonner ses boules de cristal,
Déploïoit sa splendeur, vantoit sa renommée.

Peu faite au ton d'un tel voisin ;
L'autre bien modeste au contraire,
Dans un petit coin noir se tapit ; mais envain ;
Pour échapper elle a beau faire.

VA-T-EN, fuis ; tu me fais horreur,
Dit mon fat à l'humble veilleuse :
Comment oses-tu, malheureuse,
Paroître aux pieds de ma grandeur ?
Vois-tu jaillir mes étincelles ?
On attache mes diamans
Aux lambris fastueux des belles ;
Et chacun de mes mouvemens
Semble suspendre, au-dessus d'elles,
Des feux & des astres mouvans.
Parmi les guirlandes de Flore
J'orne les fêtes des amans :
Je préside aux enchantemens
De Comus ou de Terpsicore ;
Et trompe la marche du tems.

La Lampe lui répond : après tant de merveilles,
Quels titres vous citer ! vous seul les avez tous :
Je n'ai jamais brillé pour vos aimables fous ;
Mais j'éclairai les doctes veilles
Des *Racines* & des *Corneilles* :
On donne un bal, sans moi ; le *Cid* s'est fait sans vous.

FABLE VI.

L'ENFANT

ET LE HOCHET.

Un Enfant pleuroit, s'emportoit,
Se tordoit les bras de colère ;
Il vouloit avoir un Hochet,
En mouvoir les grelots, jouir, se satisfaire.
Il le vouloit : gronder est tems perdu.
Il le poursuit des yeux, il se mutine, il presse,

Par la menace il n'est point retenu ;
On le lui donne, & l'étourdi s'y blesse.
Il brûloit d'obtenir, bientôt son ardeur cesse ;
Il gémit d'avoir obtenu.

A ces traits, c'est toi que je nomme,
Mortel impatient ; mes yeux t'ont reconnu.
La Fable de l'Enfant est l'Histoire de l'Homme.

FABLE VII.

LE JEUNE LION ET LE TIGRE.

Le Fils d'un vieux Lion commençoit à grandir ;
Il étoit l'espoir des Provinces.
Mais, qui l'élevera dans le grand art des Princes ?
Le pere y rêve, & songe à se munir
D'un Gouverneur par excellence.
Tous les courtisans d'accourir ;
Car la place est de conséquence.
C'est à qui sera le Mentor

De ce rugissant Télémaque.
Un peu moins délié que le feu Roi d'Ithaque,
L'Ours est chassé comme un butor.
Un Eléphant hérissé de science,
Prudent, industrieux, surtout plein de raison,
Pour former le jeune Lion,
Se propose sans arrogance.
Il est fort sage, disoit-on,
Mais il manque un peu d'élégance.
Paroît un coursier généreux,
Nourri dans les plaines d'Elide,
Fameux par son courage, & sa course rapide;
Mais il est noble & fier... on le croit dangereux.
Affectant un maintien plus décent que rigide,
Un Tigre moraliste, ou du moins soi-disant,
Trompe sa Majesté par un ton séduisant,
Et l'accent mesuré d'un langage perfide.
Sous un habit si velouté
Il doit loger un cœur timide,
Dit une Léoparde, au regard effronté,
Ainsi que la Panthere avide,

Folle d'un amant moucheté.
D'ailleurs, il plaît à la Lionne ;
Jeune & coquette encor, son cœur s'est enflammé.
On juge l'air bien plus que la personne :
Le Tigre a pris un masque, & le Tigre est nommé.

PAUVRES sujets, que naîtra-t-il d'utile
D'un pareil choix ? un Tigre éduquer un Lion!...
Tout ce qu'on peut en attendre de bon,
C'est que l'Insituteur étrangle son pupille.

FABLE VIII.

LE LOUP
ET
LE BERGER.

UNE cruelle épidémie,
Dans tout un Hameau circulant,
Avoit détruit la Bergerie
Du Pasteur le plus opulent.

Le Loup apprit son aventure,
Et vint lui marquer ses regrets.

QUE je plains tes ennuis secrets!
Je sens la perte que tu fais,
Et bien vivement, je te jure.
Quoi! tu n'as donc plus ces troupeaux,
Ces moutons si gras & si beaux
Qui firent longtems tes délices,
Ces Chévres, ces blanches Génisses,
Et tous ces bondissans Agneaux?
Ciel! quelles furent tes allarmes,
Quand il fallut y renoncer!
Cette image arrache des larmes,
Et je suis tout prêt d'en verser.

SIRE Loup, je te remercie;
Répond doucement le Pasteur.
Ce que c'est pourtant que l'envie!
Et combien on te calomnie,
Lorsqu'on te refuse un bon cœur!

Dans nos cantons je vais le dire,
D'aujourd'hui, je vois que le tien
Est très-sensible ». Oui, dit le Chien,
Lorsque notre mal peut lui nuire.

FABLE IX.

LE CHAT ET LE COQ.

HABILE dans l'art d'excroquer,
Un Chat, au regard doux, à la blanche fourrure,
D'un beau Coq avoit fait capture,
Et cherchoit un prétexte à pouvoir le croquer.
C'est donc toi, dont la race a juré ma ruine,
Lui dit notre Tartuffe, à la robe d'hermine,
Enfonçant la griffe d'autant?
C'est donc toi, dont le cri perçant,

Élancé dans les airs du fond de ta chaumine,
Tous les jours m'éveille en sursaut
Deux fois plus matin qu'il ne faut?
Je suis las enfin de t'entendre.

EXCUSEZ-MOI, lui dit d'un ton benin,
Le pauvre Coq; pour chanter si matin,
J'ai mes raisons; je vais vous les apprendre:
L'homme par mon ramage au travail rappellé....
De la morale!... Eh! mais, j'en suis fort aise;
Tu la paîras, ne t'en déplaise,
Dit le Chat; & soudain le Coq est étranglé.

FABLE X.

L'ANE VERT.

UNE Veuve, déjà sur l'âge....
(C'est une veuve de Village;
Il importe, ou n'importe pas,
Le voilà dit, sans trop de verbiage;
Revenons vîte sur nos pas).
Quoique bien loin de son aurore,

Cette veuve aspiroit encore
A se donner quelques beaux jours :
Eh ! le moyen, sans les amours ?
Vieille Cibéle, ou jeune Flore ;
C'est à ces fripons-là que l'on revient toujours.

Un beau Garçon, d'une heureuse encolure,
Convenoit fort à Madame Germain.
L'Héroïne de l'aventure
S'appelle ainsi, l'autre a nom Mathurin,
Très-pauvre en fonds de terre, & très-riche en figure.
Notre folle, rêvant à de nouveaux ébats,
Convoite, & soupire tout bas,
De peur d'exciter le murmure.
Il fallut cependant éventer son projet,
En faire part à sa commere,
Matoise, s'il en fut ! bonne pour un secret,
Et très-propre à conduire un amoureux mystere.

Comment, lui dit-elle, un matin,
Trouves-tu le gros Mathurin,

Le fils de Perrette & de Pierre ?
Je t'avoûrai, qu'il est fort à mon gré ;
Et, sans les langues mal-disantes,
Les sots propos, & les chansons courantes,
J'en dirois deux mots au Curé.

Bon, commere ! à cela ne tienne,
Lui dit l'autre ; mariez-vous :
C'est votre fantaisie ; on a chacun la sienne,
Ce n'est pas trop ; contentons-nous :
Puis après, que l'ennemi vienne.
Sans doute on te chansonnera ;
A tes dépens le village rira.
Tarare : en un moment tout peut changer de face.
Un rien détruit ces rumeurs-là.
Que dis-je ? si tu veux, cet âne que voilà,
Fera taire la populace. —
Cet âne ? — Eh ! oui, cet âne ; allons, j'ai mon dessein ;
Et tu seras Mathurine demain.
Bien volontiers. — La veuve est opulente ;
Ses cinquante ans, dès-lors, n'en paroissent que trente,

Et

Et Mathurin se vend de très-grand cœur.
Il croit bêtement qu'une rente
Est l'équivalent du bonheur.
Ils s'épousent. Dans le village
Vous jugez quel charivari!
On fronde le nouveau ménage,
On fait cent nichès au mari;
Les plaisans fondent par nuées,
On n'entend que malins couplets;
La Doyenne des Mariées
Avec de vieux atours, & de plus vieux attraits,
Est reconduite, à travers les huées,
Les brouhahas & le bruit des sifflets.

Du logis, tout-à-coup, un Ane vert s'élance;
C'est l'âne en question; pendant tout le caquet,
L'autre commere, avec intelligence,
L'avoit fait teindre en Perroquet.
Nos francs badauts de courir au prodige,
D'escorter le baudet comme un triomphateur:
Un Ane vert! n'est-ce point un prestige?

Eh! point du tout: c'est sa couleur. —
Il est peint. — Bon. Quelle imposture!
L'un raisonne, cet autre jure;
On s'obstine, on veut parier,
Tantôt, c'est l'art, & tantôt, la nature:
De quel pays est-il? — Du Cap, dit un Barbier,
(Le bel Esprit, l'Orateur du village,
Contant toujours quelqu'étonnant voyage)
Et du Cap-verd, encor; croyez-m'en sur ma foi.
Je me connois en ânes, moi.

HÉLAS! s'écrioit une vieille,
Toute la nuit, je l'ai songé;
Oui, riez, je vous le conseille:
Lorsque le Ciel est outragé,
Exaltez bien votre merveille....
Dieux, détournez le mal qui nous est présagé.
Puis on revient à l'âne; on parle, on délibére;
C'est un prophete de malheur,
Dont il faut vîte se défaire.
Il fait un jour entier la publique rumeur:

Le lendemain c'est autre chose ;
Un Charlatan bien fourbe, & bien payé,
Montre un Singe couleur de rose,
Et l'Ane vert est oublié.

FABLE XI.

L'ESCARGOT

ET LA CIGALE.

VERS l'ombre épaisse d'un buisson,
Un Escargot se traînoit avec peine,
Portant avec lui sa maison.
Le buisson qu'il regagne eſt voisin de la plaine ;
Mais, quand on est chargé, tout chemin paroît long.
Le voyageur s'en plaint, la chaleur est extrême.

Ses cornes de sortir, puis de se renfoncer ;
Il s'arrête au lieu d'avancer ;
L'aiguille d'un cadran marche à-peu-près de même.
Pendant une pause, il entend
Auprès de lui chanter une Cigale :
Bon ! s'écria-t-il à l'instant,
D'une aubade l'on me régale !
Je suis bien en train de concerts ;
Mais combien j'envierois le sort de la chanteuse !
Que ses loisirs sont doux, que sa vie est heureuse !
C'est pour elle à coup sûr qu'est fait cet Univers ;
Sous un lourd édifice elle n'est point courbée ;
En un clin d'œil elle saute à vingt pas ;
Moi, pauvre Here, je suis las,
Après une seule enjambée.....

TROP heureux Escargot, disoit l'autre à son tour,
De son destin, encor plus mécontente,
Tu ne crains sous tes toîts, sous ta maison rampante,
Ni la fraîcheur des nuits, ni la chaleur du jour.
Que près du tien mon sort est ridicule !

Tandis qu'en bon bourgeois tu vis dans ta cellule,
Je suis en butte aux bourasques de l'air.
Je grille dans la canicule,
Et meurs de froid pendant l'hyver.

NOTRE condition en vaut souvent une autre ;
Le ciel fit pour le mieux ; nous plaignons nous de lui?
C'est lorsque dans l'état d'autrui
Nous ne voyons que ce qui manque au nôtre.

FABLE XII.

LA FORTUNE,

L'AMOUR ET LE DESTIN.

De l'Univers le grand Arbître,
Ce Dieu qu'on appelle Destin,
Lassé de tenir son Régître,
De balancer le sort de chaque humain,
Et de tout noter par chapitre,

Voulut se reposer, s'amuser à son tour ;
Et, se moquant de nos plaintes secrettes,
Chargea la Fortune & l'Amour,
De rédiger les terribles tablettes
Que n'éclaire point l'œil du jour.

VOILA donc nos deux Secretaires,
Chargés des décrets éternels :
Et, comme ils sont l'un à l'autre contraires,
Brouillant tout à plaisir chez les pauvres Mortels.
Si la Fortune, moins cruelle,
Avoit inscrit les noms de ses heureux amans,
Bientôt son Collégue infidéle,
A son insçu, prenant son tems,
Les rayoit d'un coup de son aîle ;
Et l'autre déité, par un juste retour,
Interposant une feuille nouvelle,
Supprimoit tous les noms qu'avoit écrits l'Amour.

CHERS amis, prenons patience ;
Dans tous les tems, l'homme ainsi fut mené :

Par

Par le Destin il est abandonné ;
C'est un trône vacant, si j'en crois l'apparence.
De notre globe infortuné
Deux étourdis ont toujours l'intendance :
Aussi va-t-il, comme il est gouverné.

FABLE XIII.

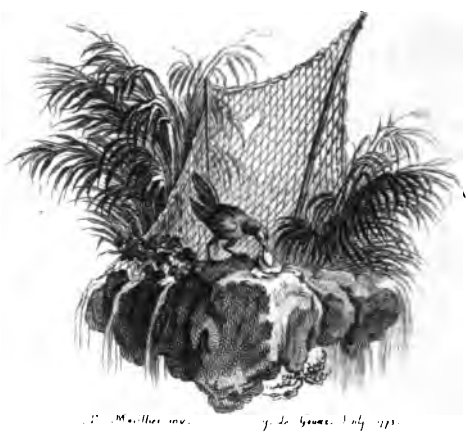
L'AIGLE

ET LA CORNEILLE.

L'AIGLE un jour avoit avisé
Une huître fraîche & bien nourrie,
Qui s'étoit vîte recueillie
Entre son double mur, sur le roc déposé.
Qu'on dise encor qu'une huître est bête!
Notre Aigle est furieux : l'obstacle qui l'arrête,

Irrite le Roi des oiseaux,
Qui, pour se régaler du plus fin des morceaux,
Ne peut rien trouver dans sa tête :
Comme d'autres, les rois sont quelquefois bien sots.
Une Corneille intelligente
Près de-là se promene & voit son embarras,
Dont s'amuse, Dieu sait, la dame sautillante.
Après qu'elle en a ri tout bas,
Si, dit-elle, votre hautesse
Veut exécuter son dessein,
Il en est un très-court moyen...
— Eh ! parle donc ! la chose presse.
— C'est de s'élever dans les cieux
Tout aussi haut que le peut son audace,
Et de laisser tomber cet animal tenace
Sur l'amas que voici de rochers épineux.
C'est vainement qu'il s'emprisonne :
L'écaille va s'ouvrir en deux,
Et Monseigneur mangera la personne.
A ce conseil malicieux,
L'Aigle bonnement s'abandonne.

Le voilà qui, planant dans l'air,
Lâche de-là sa victuaille :
En vingt éclats se rompt l'écaille ;
Puis, aussi prompte que l'éclair,
La friande Corneille happe l'huître dodue,
Se sauve, & laisse ainsi l'oiseau de Jupiter
Tempêter à jeun dans la nue.



FABLE XIV.

LA LEÇON D'UN VIEILLARD.

Le Calife Almalek, Conquérant plein d'orgueil,
Du Sultan Amurat avoit défait l'armée :
Yvre de ses succès & de sa renommée,
Il portoit en tous lieux le ravage & le deuil ;
Et, sous une vaine fumée,
Les volages destins lui cachoient son écueil.
Au Palais du vaincu fierement il s'avance,
Accompagné de Captifs dans les pleurs,
De soldats & de chefs, & surtout de flatteurs :

Ce Mortel teint de sang est un Dieu qu'on encense.
Un vieux Mage, courbé sous le fardeau des ans,
Qui d'Amurat avoit guidé l'enfance,
Parmi ces lâches courtisans
Gardoit le plus morne silence;
Et ses yeux, cavés par le tems,
D'Almalek, entouré de fourbes caressans,
Avec pitié contemploient l'insolence.
Le Tyran l'apperçoit, & las de sa constance:
Mon triomphe, dit-il, semble peu t'émouvoir:
Toi, dont on m'a vanté la longue expérience,
Comment n'as-tu pas su prévoir,
Que ton maître aujourd'hui seroit en ma puissance?
Regarde; le reconnois-tu?...
(Au même instant, on apporte sa tête.)
Oui, répond le Vieillard, sans paroître abattu;
Et cet aspect m'apprend ce que vaut ta conquête.
J'ai vû dans ce Palais tour-à-tour apporter
La tête de Sélim à son vainqueur Korame,
Celle de ce Vainqueur au Sultan Abdérame,
Que rien dans ses projets ne sembloit arrêter;

Celle enfin d'Abdérame, ici, sous ce dais même,
Amurat, immolé par ton ordre suprême,
Toute sanglante encor, se l'est fait présenter.
A ces mots foudroyans, que son cœur interprête,
La Calife pâlit, & le Mage se tait:
Almalek, pénétré d'une terreur secrette,
Par des plaisirs trompeurs vainement s'en distrait:
Le front chargé d'ennuis, l'œil farouche, inquiet,
Il erre tristement dans sa vaste retraite:
Croyant du sort anéantir l'arrêt,
Il fit expirer le Prophète;
Mais la prédiction n'eut pas moins son effet.

FABLE XV.

LES OISEAUX DE PROIE.

HABITANT d'une vieille Roche,
Jadis un Hibou du Morvan,
Ennemi du soleil levant,
Et des humains fuyant l'approche,
S'avisa de penser, comme pense un hibou.
Que fais-je, dit-il, dans mon trou?

Je

Je suis l'effroi de la nature :
Je veux enfin changer d'allure,
Me mettre au ton courant, fréquenter les berceaux,
Et m'égayer sous la verdure,
Donner même concert ; le monde est plein de sots,
On louera jusqu'à ma figure.
Ce hibou-là raisonnoit juste ; il sort
De sa crevasse, & veut prendre l'essor :
Mais il rase en coupable une Bruïere obscure.
Il va trouver son cousin l'Emouchet,
Son digne confrere en rapines,
Qui, sous des mazures voisines,
Non loin d'un colombier, tendoit son trébuchet.

Cousin, dit-il, je suis un parent plein de zèle ;
J'ai fait un plan de vie, & t'y veux aggréger.
Nous croquerons toujours Pigeons & Tourterelle :
A son régime il faut être fidelle ;
Cela fait un bon chile, il n'y faut rien changer.
Mais nous pourrons, au moins, avec un peu d'adresse,
Aller partout, être considérés,

Réhabiliter notre espéce ;
Nous sommes les plus forts, soyons les plus madrés.
Que l'Epervier avec nous s'associe :
Invitons-y maître corbeau
Et la chouette du hameau,
Et formons une Académie.
Ayons quelques Paons pour prôneurs ;
Ce sont d'éminentes personnes :
Notre gosier est dur, mais nos serres sont bonnes ;
Nous pourrons toujours bien étrangler nos censeurs.
Tope, dit l'Emouchet, qu'a séduit ce langage ;
Tu parles d'étrangler, c'est un projet fort sage.
L'Epervier l'entend ; il accourt.
La chouette passoit, on l'arrête au passage ;
Et nos brigands, pour se rendre au bocage,
Prennent le chemin le plus court.
Sous un antique ormeau, les voilà qui s'installent :
Les Marsias en pied, les Amphions détalent ;
Ils abandonnent tout, leurs amours & leurs nids.
Eh ! Messieurs, arrêtez, leur crioit la choüette ;
Ne quittez point votre douce retraite :

Nous voulons désormais n'être que vos amis.
Ce soir, vous aurez bal avec grande musique,
Le tout suivi d'un banquet magnifique;
Par les mêmes talens nous allons être unis.
Les gens d'esprit quelquefois sont des bêtes:
Hélas! les pauvres oisillons
S'en vont gobant ces hameçons,
Et ne rêvent plus qu'à des fêtes.

L'HEURE est donnée, on vient au rendez-vous.
Chut, chut, dit l'un des quatre: on fait un grand silence;
Le corbeau prend l'accord, & le concert commence,
Concert affreux, fait pour des loups-garoux.
Le rossignol frémit & tombe en défaillance:
Bouvreuil, chardonneret, tout semble épouvanté:
La linotte indiscrette en dit ce qu'elle pense;
Même dans sa vivacité,
Elle siffla, si l'on en croit l'histoire,
Et l'Orchestre à l'instant dévora l'Auditoire.
Mais quoi? j'entends le cor, les chiens & les chasseurs;
Mânes plaintifs, vous aurez des vengeurs.

Déjà la choüette est tombée :
L'épervier atteint à son tour,
Sent défaillir sa serre recourbée,
Et lâche, à l'instant même, un Chantre de l'Amour.
Enfin l'Auteur de cette Tragédie,
Notre hibou qu'on expédie,
Ferme ses gros yeux ronds à la clarté du jour.
Et choüette & hibou sont les sots despotiques,
Soi-disans Protecteurs, mais fléaux des talens ;
Et les Chasseurs, ces courageux critiques,
Par qui les arts sont vengés des méchans.

FABLE XVI.

LE SILPHE
ET
LE PIGMÉE.

VOYONS comment le maître du tonnerre
Humilia jadis un Mortel arrogant :
Ce conte m'a paru plaisant ;
Puisse-t-il être salutaire !

Le bon La Fontaine en contant
Donnoit des leçons à la terre.
Montagne & lui, je le dis franchement,
Sont les sages que je préfére ;
C'est qu'ils le sont tout uniment,
Et leurs singes auront beau faire ;
On les entendra froidement.
Que leur manque-t-il ? L'art de plaire.

A Lilliput, qu'un Anglois a vanté,
Il fut jadis un petit homme.
Je ne sais comment il se nomme :
J'ai vu pourtant son nom cité,
Je ne sais où ; qu'importe à mon histoire ?
Ce que je sais, d'après l'antiquité,
C'est qu'au dernier excès, le lecteur peut m'en croire,
Ce marmot-là poussoit la vanité.
Si bien que Jupiter, par un moyen risible,
Imagina de le punir.
Devant son trône il fit venir
Un Silphe, un Lutin invisible,

Un habitant de l'air, léger, incorruptible,
Ayant le souffle & le vol du zéphir.

Vois-tu, lui dit le Roi de la voûte étoilée,
Cette bamboche boursoufflée
Qui s'enfle encore & cherche à se grandir?
Empare-toi du sot, sans te rendre palpable:
A chaque instant voltige sur ses pas;
Sois désormais son ombre inséparable;
Et poursuis-le jusqu'au trépas.
Obéis; que rien ne t'arrête:
Surtout, retiens ce point; c'est de rire aux éclats,
A chaque accès d'orgueil qui troublera sa tête.

Rieur en chef du Souverain des Dieux,
Mon Silphe court vaquer à son office;
Et, grace au sot présomptueux,
Il est bientôt en exercice.
Le petit homme est d'abord très-surpris;
Mais, (l'amour-propre a tant de subterfuges)
Il croit que dans les airs le talent a des Juges,

Et que du sien les Silphes sont ravis.

Dans une forêt solitaire,
Avec force un jour il conçut
Le plan d'un Drame unique & bien patibulaire:
On étoit fou du Drame à Lilliput.
Peste, dit-il, le superbe début! —
Le Silphe rit; le Poëte insensible,
En se félicitant, va toujours à son but;
Je crois ce nœud d'un effet infaillible. —
Le Silphe rit: que ces vers sont heureux!
Le dénoûment sera terrible,
Sublime, imprévu, merveilleux. —
Le Silphe part d'un rire inextinguible.

L'Auteur alors écume de courroux,
Et le rire moqueur croît avec sa colère.
Il ne sait plus que dire, ni que faire:
Il frappe l'air de mille coups.
De son génie ornement de la terre,
Il pense bonnement que les Dieux sont jaloux;

Et

Et le Silphe assidu remplit son ministere.
A la fin le Pigmée expiant ses fureurs,
Et son orgueil & son délire,
Mourut dans la honte & les pleurs,
Désespéré d'entendre rire.

FABLE XVII.

LA CHOUETTE.

Un Homme erroit sur les décombres
D'un vieux Palais tout ruiné,
Repaire aux brigands destiné,
Et digne de loger des ombres.
Mon curieux, foulant quelques débris,
Vit, à deux pas, une Chouette,
Qui, s'élançant de sa retraite,
Se jetta sur une souris,

Et sans pitié dévora la grisette.
Quoi, dit-il, un oiseau penseur,
Dont la mine est si grave, & qui doit être sage;
Quoi! l'Oiseau de Minerve être ainsi destructeur;
Choisit sa proie en un si bas étage,
Croquer le menu-peuple, & prétendre à l'honneur!
Je ne sais pas d'où vient tu m'apostrophes,
Dit le sinistre oiseau. Tout penseur que je suis,
Il faut que que je vive... & je vis.
D'après cela, pauvres souris,
Craignez les Oiseaux philosophes.

FABLE XVIII.

LES ANIMAUX LÉGISLATEURS.

Les Animaux, lorsque j'y réfléchis,
Sont à-peu-près, ce que nous sommes :
Il est chez eux des Grands & des Petits ;
Les derniers sont vexés ; c'est tout un chez les hommes.
Ces derniers donc, avec raison,
Très-amérement se plaignirent,
Et jusqu'à l'antre du lion
Leurs cris à la fin retentirent.

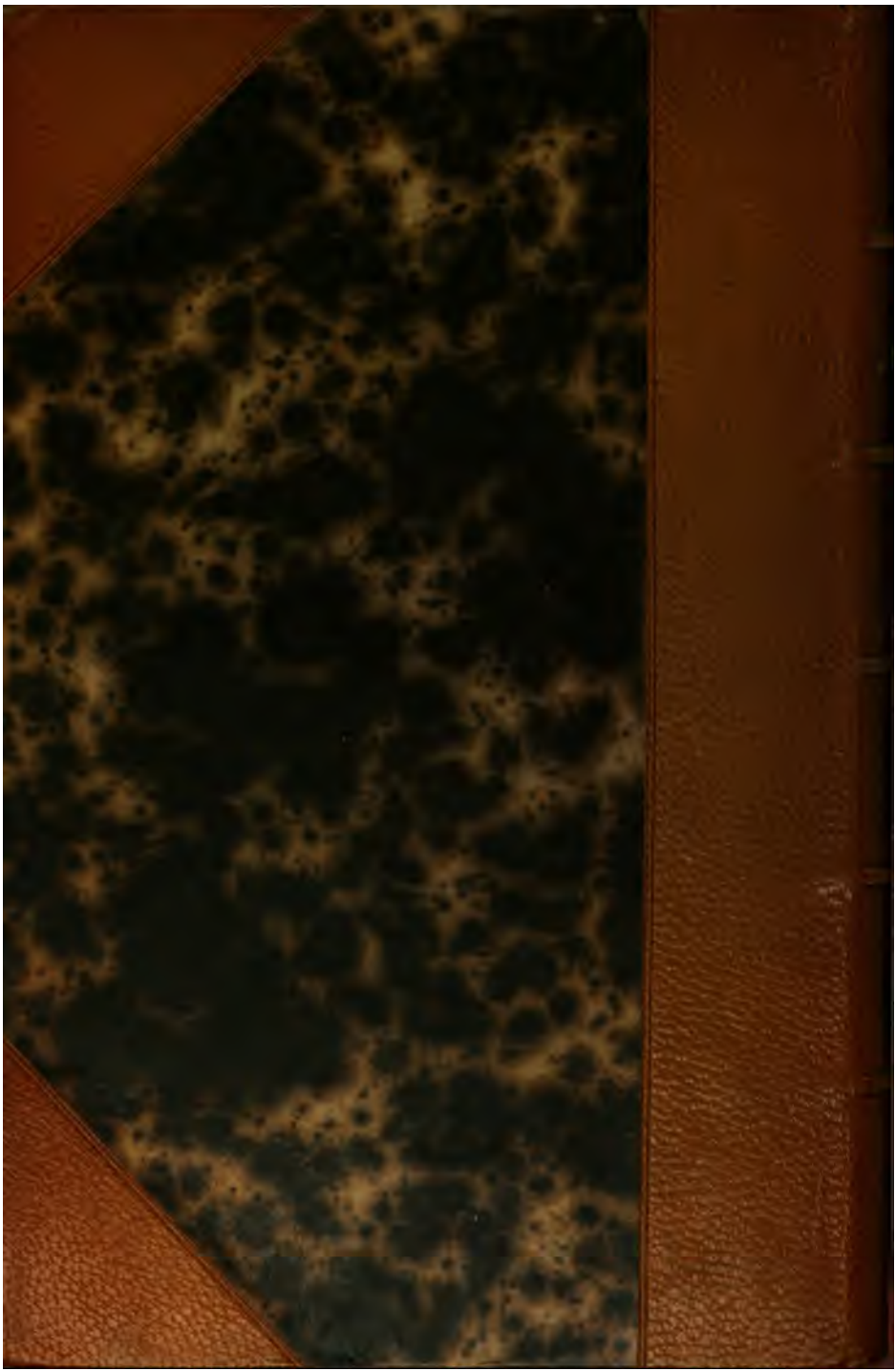
Les moutons mêmes étoient las,
(On se lasse de tout) de servir de pâture
A Messires les loups errans à l'aventure,
Et sur eux fondant leurs repas.
Enfin sa Majesté Lionne,
Quoique d'humeur un peu gloutonne,
Car c'est assez le tic des Potentats,
Veut qu'on assemble les Etats,
Quitte, jusqu'au jour pris, à ne manger personne.
Le Monarque plein de bonté,
Secouant sa longue crinière,
Ne prétend plus que l'on différe:
Un beau rugissement marque sa volonté.
Pour rendre à l'aise la justice,
Il s'est assis sur un tas d'ossemens:
Il allonge de-là sa patte protectrice,
Signal de paix pour tous les assistans.
L'ours, empêtré dans sa fourure,
S'avance, à titre de Greffier,
Tout prêt d'étouffer le premier
Qui voudroit blâmer son allûre.

En habits chamarrés, les tigres ont leurs rangs :
Tous ces Messieurs grincent des dents ;
Et ce ton n'a rien qui rassure.
Quand par ordre on se fut placé,
Les députés, d'un air honnête,
Présentent humblement leur timide requête :
La foiblesse opprimée est toujours un peu bête ;
Et qui plaide sa cause est bien embarrassé.
L'Avocat des moutons bégaie & perd la tête.
Hors de cour !..., l'Orateur à l'instant est chassé.
Sire Lion alors prend ainsi la parole :
Peres conscripts, appuis de mes projets,
Je m'attendris, & je m'immole
Pour le bonheur de mes sujets.
Il est décent qu'un Roi quelquefois se régale,
Fût-ce aux dépens de ses vassaux :
Mais mon peuple gémit ; je dois finir ses maux,
Et rester sur ma faim royale.
Désormais je suis sobre ; (on frémit à ces mots)
Ce n'est pas tout ; j'entends qu'on dresse un code,
Où de tous mes sujets on défende les droits :

Notre appétit doit leur être incommode ;
Il faut le réprimer, & l'astreindre à des loix.
L'ordre donné sur le champ s'exécute :
On verbalise, on raisonne, on discute.
La panthére consent ; le tigre contredit.
Il allégue le droit, il produit la coutume,
Et l'antiquité du délit.
Par un jeûne cruel veut-on qu'il se consume ?
A ces discours prudents, quoique pleins d'amertume,
Tout le banc des loups applaudit.
On compte les voix ; la loi passe.
Au foible, en apparence, elle assure un appui :
Mais il n'est point de Grand, si peu qu'il ait d'audace,
Qui ne puisse, au besoin, l'interprêter pour lui.
On se sépare, en bonne intelligence,
Comme cela se pratique à la Cour :
Puis, dès le lendemain, avant l'aube du jour,
Le brigandage recommence.
Les Hienes, les Léopards,
Se sont remis à leur régime.
Les chapons sont croqués, par acte illégitime,

Citant la loi sous la dent des renards.
Un Commentaire obscur embarrasse le texte ;
Et le plus fort a toujours un prétexte.
Enfin, ces pauvres animaux,
Qui comptoient sur des jours paisibles,
Des plaisirs sans effroi, des défenseurs nouveaux,
Et sur des loix incorruptibles,
Dans leurs juges souvent rencontroient leurs bourreaux.
Adieu la paix, l'ordre & la république !
Pour eux l'unique fruit de cet arrangement,
Ce fut d'être étranglés par forme juridique,
Au lieu de l'être injustement.

FABLE

Ken Spelman
21. 11. 1985
[VOLT.]

851063